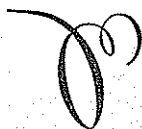


H. BOUQUIER

DON BOSCO
EDUCATEUR



École Professionnelle

DON - BOSCO

Nice

DON BOSCO
EDUCATEUR

H. BOQUIER

DON BOSCO
EDUCATEUR



IMPRIMATUR :

Niceæ, 6^o Novembris 1950

P. BOYER, vic. gêné.

NIHIL OBSTAT:

Lugduni, 3^o Novembris 1950

J. SIMÉON, cens. dép.

École Professionnelle
DON - BOSCO

Nice

Avant - Propos

De sa longue expérience d'éducateur, Don Bosco a retenu un certain nombre de constatations fondamentales.

Première constatation : L'enfant est toujours prisonnier de son milieu familial et social. S'il suit une mauvaise pente, c'est presque toujours parce qu'il se trouve plongé dans une atmosphère délétère, sans posséder des moyens personnels de défense, ou tout au moins sans en posséder de suffisants. Ou bien, c'est la famille qui fait complètement défaut, ou bien, si elle existe, elle se révèle inapte à accomplir sa tâche naturelle de protection et de formation. De là est née chez Don Bosco la double préoccupation éducative suivante :

1° Assainir le milieu où grandit l'enfant en le rendant aussi moral et aussi chrétien que possible (au besoin ne pas hésiter à en créer un de toutes pièces).

2° En vue de son éducation, apporter à cet enfant à la fois protection et formation comme aurait dû le faire sa famille.

Deuxième constatation : Pour tout enfant comme pour tout homme, la vie est une rude aventure. Qui veut rester dans la ligne du devoir, toujours, sans défaillance, doit « bagarrer » dur. On ne bagarre pas sans armes et de toutes les armes la meilleure est la conscience. Aussi bien, Don Bosco veut-il donner à son enfant une conscience éclairée et sûre qui le guidera dans son existence comme un phare. C'est à quoi tendra l'enseignement religieux à forte dose qu'il distribuera dans ses Instituts. Il veut de plus lui forger une conscience délicate qui ne sache pas transiger avec le devoir. Cette tâche sera dévolue au confesseur et à l'assistant salésien.

Troisième constatation : On ne forme pas l'enfant sans lui-même, sans sa collaboration active.

Ce qui amène à faire naître des occasions aussi nombreuses que possibles de collaboration.

Don Bosco les cherchera de préférence dans le travail, les jeux, le théâtre et les mille respon-

sabilités d'une vie d'Institution, y compris celles de l'Action Catholique.

Quatrième constatation : Qu'il s'agisse d'exercer la conscience de l'enfant ou de lui apporter la force dans la lutte, Don Bosco estime que la préférence doit être donnée aux deux Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. A l'encontre donc de tous les éducateurs de son époque, il poussera à fond l'éducation par la confession et la communion fréquentes. Désapprouvé par tous, y compris les milieux ecclésiastiques, il ira de l'avant quand même et établira toute une technique de la réception fructueuse et efficace de ces sacrements, tant sur le plan surnaturel que sur le plan éducatif.

Cinquième constatation : Dans l'élaboration d'une destinée d'élu de Dieu, un drame se joue qui met aux prises plus fort que l'homme. C'est tout le drame de la Rédemption en raccourci.

Il s'agit de savoir qui l'emportera en définitive dans cet élu en préparation, entre Dieu et le diable.

Or, un facteur de cette lutte, élément décisif dans l'ordre providentiel, c'est l'intervention de la Très Sainte Vierge.

Provoquer, mériter, si je puis parler ainsi, cette intervention, voilà à quoi devra aboutir l'éducation salésienne en inscrivant définitive-

ment dans le cœur la dévotion à la Madone, spécialement à l'Auxiliatrice.

En résumé, cinq constatations fondamentales qui commanderont les orientations qui suivent dans la manière salésienne d'éduquer :

1° La primauté de la protection et la création d'une ambiance favorable par le moyen de l'assistance.

2° La formation d'une conscience sûre et délicate.

3° La formation du caractère et de la personnalité à travers de multiples initiatives contrôlées par l'éducateur. Forme anticipée de la méthode dite active.

4° L'action surnaturelle et éducative des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Voilà, n'est-ce pas, qui constitue un programme peu banal d'éducateur, unique même, et qui suppose de la part de son inspirateur un don spécial, un charisme, dirait saint Paul.

En tout cas, un tel programme donne à Don Bosco une place unique, une place hors pair parmi les éducateurs modernes. L'avenir nous dira s'il a été le plus grand. Aujourd'hui, nous osons écrire qu'il a été très grand.

24 septembre 1950.

L'EDUCATION

problème de milieu

P ARMI les cinq éléments qui définissent la méthode éducative de Don Bosco, le milieu social vient en première ligne dans l'ordre du temps et dans l'ordre de l'importance. *Provisoire et temporaire*

Il y faut voir une raison de psychologie assez facile à comprendre. L'enfant reçoit sa première formation, souvent décisive, de son milieu familial et social.

Pour donner un exemple, observons avec attention ce que fait un jardinier, comment il travaille d'ordinaire.

Il ne cherche pas à agir directement sur la semence elle-même. Elle est ce qu'elle est avec ses virtualités natives et il n'y peut rien changer.

Il agit sur les conditions extérieures qui vont influencer son développement : la terre, l'eau, l'air, le soleil, c'est-à-dire le milieu de vie ou ambiance.

Il a certainement raison d'agir de la sorte, car il se plie aux lois de l'expérience.

L'éducateur qui l'imité et cherche à soigner tout particulièrement le milieu social a-t-il raison ?

Aussi certainement.

On a beaucoup écrit de nos jours sur l'influence exercée par le milieu social. Cette influence s'avère prépondérante quand il s'agit des enfants et des gens du peuple d'ordinaire peu instruits.

A ce sujet, le Cardinal Lavignerie rapporte au sujet du monde musulman la réflexion d'un missionnaire qui montre au grand jour la tyrannie du milieu social.

Ce missionnaire, un expert ès-choses arabes, soutenait l'impossibilité physique pour un musulman de se convertir. A propos des Kabyles, musulmans de fraîche date, dont tous les ancêtres étaient chrétiens, il disait :

« Pour qu'un Kabyle se convertisse, il faudrait que sa maison se convertisse. Pour la conversion de sa maison, il faudrait celle du village ; et pour la conversion du village, il faudrait celle de la tribu. Enfin, pour la conversion de la tribu, il faudrait celle de la nation ».

Autant dire que sa conversion, du fait de son ambiance religieuse, est impensable.

Ne pourrait-on pas en dire autant de nos milieux d'Europe où l'atmosphère est devenue, qu'on le veuille ou non, proprement païenne ?

« Tout ce qui sollicite, tout ce qui frappe, fascine, attire l'attention, pimente la vie : journaux, spectacles, livres, cinéma, etc..., tout est païen... »

Dans un tel monde, seuls les héros restent chrétiens ; les autres, privés de soutien social, s'alignent sur la mentalité générale et suivent, comme le déclare Pie XII, « le fil de l'eau comme des cadavres ».

Dans sa lettre aux jocistes réunis à Bruxelles pour le 25^e anniversaire de la J.O.C. belge, le Souverain Pontife parlant des ouvriers qui subissent plus que quiconque la pression sociale actuelle disait : « Jour et nuit, gavés de nouvelles futiles, d'illustrations troublantes, de musique légère, ils sont intérieurement trop vides pour prendre intérêt à s'occuper d'eux-mêmes...

Hostiles à la religion ? Non, mais — ce qui est pire — incapables de la comprendre ».

Dans de telles conditions, que va-t-il advenir de la clientèle sociale la plus vulnérable, les enfants ?

Regardons-les vivre et nous comprendrons qu'il se pose pour eux un problème d'une gravité exceptionnelle.

Jusqu'à 12 ans, l'enfant se construit en emmagasinant tout autour de lui. Il a, à défaut de raison, une puissance d'intuition et de réceptivité vraiment étonnantes.

Tous ses sens sont braqués et comme à l'affût. Il veut tout voir, tout toucher ; il est avide de tout expérimenter.

Et s'il ne « rend » encore rien de bien personnel, il faut se méfier, car aucun détail ne lui échappe de ce qu'il capte par les sens ; il inscrit tout en lui-même, dans son subconscient, quelquefois même il va jusqu'à le traduire en gestes d'automate. Observons par exemple les enfants à la sortie d'une séance de cinéma et nous les verrons imiter et mimer d'instinct ce qu'ils viennent de contempler.

Viendra le jour où une vie supérieure éclatera dans l'âme de l'enfant comme naturellement ; elle sera la conséquence logique, comme le couronnement de la période précédente.

Dans ces conditions, il n'est pas difficile de prévoir l'influence redoutable du milieu social où grandira l'enfant. Son comportement moral en bien ou en mal s'y préparera, s'y inscrira par avance, à ce point que le mot terrible de Joseph de Maistre se trouve vrai : « Ce qu'on appelle l'homme moral est construit à 10 ans ! »

**

En présence de telles constatations, que va faire un éducateur prudent ?

Il va tout d'abord utiliser au maximum cette disposition impérieuse de l'enfant à tout capter par les yeux, les oreilles et tous les sens, de façon à créer en lui comme des réflexes, des automatismes, de bons, de très bons automatismes. Ensuite, il s'opposera rigoureusement à tout ce qui, de près ou de loin, pourrait inscrire dans son complexe physique et moral des habitudes dangereuses ou vicieuses, obstacles possibles à son épanouissement ultérieur.

**

Ici apparaîtra la sagesse de Don Bosco qui, par son système éducatif, dit préventif, s'efforcera, comme il dit lui-même, « de mettre l'enfant dans l'impossibilité de commettre le mal ».

D.B. pour ambience
milieu
A cette fin, il va contrôler et assainir le milieu éducatif aussi strictement que possible. Il faut le dire, aucun éducateur n'a vu avec la même acuité que lui l'importance décisive de l'ambiance. Il fera tout pour la rendre éducative, visant à l'imprégner de moralité et d'esprit chrétien. Son contrôle s'exercera en premier lieu sur le choix du personnel et celui des éducateurs. Ses professeurs seront tous, autant que possible, des religieux salésiens formés au même idéal religieux, à la même méthode éducative.

Plus on s'éloigne de cette rigueur dans le choix, moins le milieu offre cette unité bienfaisante d'une équipe soudée et agissante.

de simplifier
au dévouement
selon
Même contrôle aussi sévère sur les éléments venus du dehors et susceptibles d'influencer le milieu de l'Institution : journaux, revues, cinéma, radio, réflexions, attitudes diverses...

de l'attitude
critique
Ce contrôle, il le dépasse en instaurant, par le moyen d'un règlement uniforme et obligatoire pour tous, les habitudes d'une vie chrétienne en famille.

Il sait bien, le génial éducateur, qu'à la longue les exigences de ce règlement porteront leur fruit naturel et « marqueront ses enfants » ? Comment ces derniers impressionnés à longueur de journée et d'année par tout leur être sensible, plongés dans une atmosphère chrétienne comme le poisson dans l'eau, échapperaient-ils à

l'influence bienfaisante du milieu. Ils ne peuvent pas encore posséder d'idées personnelles.

C'est ce même travail d'action par le milieu que s'efforce de créer l'Action Catholique dont la grande ambition est d'instaurer le Christ dans la société.

✱

habits
probité
moralité
Voulant conserver à cette ambiance toute sa vertu tonifiante, tout son potentiel éducatif, Don Bosco insistera jusqu'à en être importun sur une vertu de l'éducateur et de l'éduqué qui passe d'habitude inaperçue, la modestie : modestie des habits, modestie du lever et du coucher, modestie du costume de bain, modestie des revues et des spectacles.

De nos jours, ce mot de modestie est assez dédaigneusement accepté pour qu'il ne paraisse pas superflu d'en donner une définition. Modestie au sens chrétien signifie mesure à garder dans son comportement personnel et dans ses rapports avec autrui. Ce n'est pas la vertu mineure dont on se moque volontiers sous le vocable de pruderie, c'est la grande vertu respectueuse de soi et des autres.

Il faut être chrétien dans la moelle pour en saisir le sens profond. Pour une raison de modestie, saint Paul exige que les femmes chré-

tiennes se voilent la tête à l'église, par respect pour les anges présents dans le temple ; le vrai chrétien couvre son corps par respect du Dieu qui l'habite et par charité aussi pour ses frères qu'il craint d'inciter à la tentation par un laisser aller dans sa tenue.

Sur les choses qui se rapportent à la pureté, Don Bosco se comportera avec une réserve qui étonne, appliquant rigoureusement le « nec nominetur in vobis » de saint Paul.

Il insistera encore sur d'autres facteurs d'ambiance qui, tous, relèvent d'une même mortification, celle de la sensibilité : le jeu, le travail, l'attitude toujours joyeuse.

Mieux que cela, pour contrôler à tous moments la température du milieu, il placera au cœur même de ce milieu son assistant qui est un religieux. On n'a pas assez remarqué qu'il est le seul éducateur qui ait osé imposer l'assistance au lieu de la simple surveillance.

**

Ainsi se trouve condamnée par saint Jean Bosco la théorie de plus en plus en vogue de nos jours de la liberté complète laissée à l'enfant. En théorie pure, sans tenir compte du péché d'origine, ou en le niant par principe, c'est peut-être soutenable. En réalité, c'est simple folie. Car l'enfant n'est pas en état d'user raisonnablement

de sa liberté. Il est par trop influençable, comme nous l'avons montré, et aussi par trop facile. Soit par paresse, soit par manque de volonté, il se tournera la plupart du temps du côté de la solution facile qui est celle du moindre effort et du laisser aller. Presque toujours d'ailleurs, cette solution lui sera suggérée par le milieu social où il grandira.

S'il parle liberté, et Don Bosco en parle comme nous le montrerons dans les chapitres suivants, il ne peut s'agir que d'une liberté contrôlée et dirigée.

**

A la vérité, c'est l'expérience et la succession des échecs qui, en matière d'éducation, ont progressivement ouvert les yeux de Don Bosco.

Car il avait lui aussi, comme tant d'autres, ses idées.

Un jour, en songe, dans une plaine immense, il avait vu une quantité innombrable de garçons. Ils se battaient, blasphémaient, volaient, offensaient les mœurs, etc...

Dans l'air, il y avait comme une nuée de cailloux provenant d'une bataille.

« C'est ici ton champ, lui avait dit la Vierge, là tu dois travailler ! »

Drôle d'apostolat.

Tous ces garçons qui lui étaient confiés, Don Bosco voulut les conduire à sa manière qui était rude et forte en même temps que très sur-naturelle.

« Je commençai à travailler, déclare-t-il, prêchant, exhortant, confessant... »

Enseignement, assistance éducative, sacrements, voilà, semble-t-il, découverts tous les éléments du succès en éducation.

Et cependant Don Bosco avoue en toute franchise : « mes efforts restaient en grande partie inutiles » ! Etait-ce possible ?

Mais alors, que faut-il de plus ?

Oh ! une chose très simple, élémentaire même, à laquelle on ne pense pas justement parce qu'elle est simple, une ambiance d'éducation, un cadre éducatif.

Ce sera comme un isolement du milieu habituel, isolement de quelques heures pour les meilleurs et nous aurons le patronage, les groupements scouts ou les Cœurs Vaillants, isolement complet pour les plus déshérités et nous aurons l'Œuvre de jeunesse.

Faute de quoi, déclare Don Bosco, toutes les tentatives s'avèreront inopérantes. Voilà qui

valait la peine d'être noté en notre période d'engouement un peu irréfléchi pour les bandes de quartier.

Au point de départ de son apostolat de la jeunesse, Don Bosco n'eut jamais supposé qu'il serait poussé par la dure réalité à de semblables conclusions. Comme quoi il y a loin presque toujours de la théorie désincarnée à la réalité toute entière imbriquée dans les complexités de la vie.

PRIMAUTÉ DE LA PROTECTION *ou Système Préventif*

NUL autant que Don Bosco n'a saisi à quel point l'enfant est faible et combien il importe d'abord de le protéger, de le défendre si l'on veut pouvoir le former.

*Il ne faut pas
oublier de bien
protéger
le formateur*

Ce sera de sa part la prise de position, qui a étonné beaucoup de pédagogues, en faveur de la méthode préventive, méthode qui prévient le mal, qui l'empêche.

— Liberté, éducation de la liberté, voilà la loi en éducation !

— Sans doute, répond Don Bosco, tout en

définitive a tenu à cela, éduquer la liberté de l'enfant ; mais pour pouvoir l'éduquer, il faut au préalable la protéger. Sans protection, la liberté de l'enfant, par le jeu des influences du milieu et des déviations de l'atavisme, ne tarde pas à devenir prisonnière. « Nous ne serions pas ici (en prison), disaient les détenus de Turin à Don Bosco si nous vous avions connu plus tôt ! »

Eduquer, c'est d'abord défendre ; c'est entourer et protéger assez longtemps pour que l'expérience de la vie puisse se faire dans des conditions normales. L'enfant corrompu et l'enfant vicieux sont difficilement éduquables, parce qu'ils ne sont plus disponibles. Etat de choses qui poussera Don Bosco à créer toute une technique de la protection de manière à **placer l'enfant dans l'impossibilité de commettre le mal.**

Cette dernière expression a paru énorme à beaucoup qui s'en sont gaussés d'ailleurs, comme si saint Jean Bosco était un naïf et un rêveur.

Un rêveur, Don Bosco ! Lui qu'une succession ininterrompue de laborieux échecs a préparé douloureusement ; lui qui n'a pas cessé d'agir, d'expérimenter et a pu donner sa conduite d'éducateur comme modèle à ses disciples ! « Faites comme j'ai fait ! »

Comme Notre Seigneur, il a commencé par agir, ensuite il a parlé, il a même écrit, oh !

combien prudemment : la valeur de 40 pages après 40 ans d'expérience ! Dans le même laps de temps, d'autres moins réalistes et moins prudents auraient écrit des volumes par dizaines avant même d'avoir expérimenté quoi que ce soit. Les pédagogues en chambre comme les stratèges foisonnent !

En éducation proclame Don Bosco, d'abord défendre, d'abord protéger : primauté de la défense.

— Est-ce que tant de protection ne va pas conduire à l'étouffement !

L'objection mérite d'être formulée et elle va nous amener à une étude, plus attentive de la méthode dite préventive.

Cette méthode, qui s'oppose à une manière d'éduquer en usage au temps de Don Bosco, dite répressive, part du point de vue de l'enfant, lequel point de vue prime tout.

Il est un fait patent : l'enfant est un grand faible, faible physiquement et moralement ; il est de plus un inexpérimenté et un velléitaire.

L'éducateur salésien, hanté par cette vérité, voudra former, mais d'abord en protégeant. De là naîtra la loi rigoureuse de l'assistance à laquelle, par vocation, il s'astreindra. Il sera présent toujours et activement au milieu de ses enfants

comme un grand frère vivant au milieu de ses petits frères, menant leur vie, participant à leurs soucis, à leurs joies, devenu pour ainsi dire comme l'un d'eux.

Il vaut la peine de s'étendre plus longuement sur le côté négatif de la méthode préventive : faire éviter le mal.

- Côté original, avons-nous déjà dit, particulier à Don Bosco.

Les novices en éducation sourient volontiers de ce qu'ils qualifient une manière étriquée et pusillanime d'éduquer.

— Pourquoi fuir le danger ? Un jour ou l'autre, il faudra bien que l'enfant ou le jeune homme l'affrontent !

La mode aujourd'hui est à l'affrontement.

— Faites éviter le mal ! répond Don Bosco. éloignez la contagion mauvaise ! Ainsi, vous évitez les habitudes mauvaises qui emprisonnent les volontés faibles des enfants, les plongent dans l'impuissance pendant des années et quelquefois, telle est la tyrannie du vice, rendent impossible toute formation.

Don Bosco sait très bien qu'il conduit son enfant ou son jeune homme à faire un choix

personnel, sans quoi son éducation serait ratée. Mais ce choix, il veut obtenir qu'on puisse le faire en toute liberté et avec le maximum de réussite.

Pour ce choix, il veut garder l'enfant disponible. Toute la tactique de sa défense consistera donc en cela. Et ce n'est pas aussi facile qu'on pourrait le supposer, surtout de nos jours.

L'âge de la formation est dominé par l'instinctif. C'est l'âge de l'imagination et des attrait sensibles, l'âge du cinéma et des magazines. Tout voir, tout toucher, tout expérimenter. Les sens projettent leurs tentacules dans toutes les directions.

— Que faut-il éviter par-dessus tout à cet âge en effervescence, à cette période d'aiguillage ?

— Les expériences malheureuses, l'empoisonnement dans le vice. Si on laisse empoisonner la source, les conséquences désastreuses qui en découleront sont difficilement prévisibles. Or, un tel danger est plus à redouter que jamais.

L'ambiance générale est au laisser aller. Tout s'étale, même dans les foyers chrétiens : journaux, illustrés, revues...

Les parents, pour le plus grand nombre, sont insuffisamment avertis tant les événements ont évolué rapidement et les ont dépassés.

Les pouvoirs publics sont inertes.

Quant aux enfants, ils vivent dans la rue, par bandes, échappant à tout contrôle des parents.

religion sur l'âme, les enfants, ...

Quel barrage dresser devant cette marée malfaisante ? Aucune défense n'apparaît encore dans la volonté de l'enfant encore bien fragile. Neuf fois sur dix, il cède aux sollicitations du sensible.

Peu de défense dans sa conscience en pleine formation. Insuffisamment éclairée et exercée, elle projette une lumière encore trop faible.

Chez certains, il peut exister une sorte d'auto-défense, si la première éducation dans la famille a été très chrétienne. Si elle n'a été que neutre ou nulle, il ne faut rien espérer.

Aucun barrage suffisant n'existe donc du côté de l'enfant. C'est la lutte du faible contre le fort, de David contre Goliath.

— La force, d'où peut-elle donc venir ?

— De l'extérieur, uniquement.

1° Des parents ou des éducateurs, des assistants s'il s'agit de maisons salésiennes.

2° D'en Haut, de Dieu lui-même par le moyen des Sacrements, pour Don Bosco des deux Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Comme on le voit, c'est la mise en mouvement simultanée des deux seules forces capables de faire obstacle : l'assistance sur le plan humain, la Pénitence et l'Eucharistie sur le plan surnaturel, ou encore l'expérience et la charité de l'éducateur d'une part et la grâce de Dieu d'autre part.

Restrainte de ...

Don Bosco aurait-il l'esprit étroit et court en éducation ? Ses méthodes seraient-elles timorées, surannées ? Manqueraient-elles d'aération ?

D'aucuns le pensent qui préconisent dans le même temps la formation au grand air, — ce qui n'est pas mal en soi — la coéducation, les bandes de quartier et autres manières des plus contestables.

En théorie pure, tout peut à la rigueur se soutenir. Sur le terrain de la réalité, les choses se passent différemment. Ceux qui chargent si complaisamment Don Bosco auraient-ils perdu, selon le mot de Pie XII, le sens du péché ? Oublieraient-ils en pratique qu'il existe une déchéance originelle dont il faut tenir compte en éducation.

La nature, elle, n'oublie rien, ne nie rien, et un jour, brutalement, elle réclame ses droits et c'est la catastrophe. Mieux vaut prévenir que d'avoir à guérir, dit le proverbe.

**

Au fond de tout cela, à l'origine de ces critiques, de ces comportements si divers, se trouve une conception ou philosophie de vie.

Le péché d'origine a-t-il vicié l'homme foncièrement au point que dans son âme, il n'est pas réformable et qu'il y a lieu de le gouverner seulement de l'extérieur par la force ? Si oui, le monde n'a qu'à devenir une caserne ou une vaste maison de redressement ; conception fataliste et pessimiste.

Par contre, est-il vrai que la nature soit restée bonne intégralement sans subir aucune atteinte originelle, qu'aucune diminution, aucun affaiblissement ne se soient produits ? Si oui, la vie est belle, heureux enfants, heureux parents ! Aucune contrainte, aucune défense, aucune intervention même ! Laissez faire la nature, qui est bonne foncièrement, tout poussera droit ! En passant, donnez un coup de chapeau à Jean-Jacques Rousseau, car elle est de lui cette trouvaille.

*Protéger, débile, in-
dirigible est ce que l'on se dit
naturellement sans être débile
même que
diriger.*

Vous êtes assez avertis pour avoir rejeté d'instinct l'une et l'autre de ces conceptions. La vérité se trouve entre les deux.

Écoutons Don Bosco. Après la chute, l'homme est blessé ; il n'est que blessé, c'est-à-dire affaibli.

Il reste donc guérissable et ce sera le rôle admirable de l'éducation d'opérer cette guérison.

Ne pas imposer de force sans doute, mais ne pas laisser non plus la bride sur le cou.

Protéger et diriger, voilà le programme. Protéger et diriger en éclairant la conscience et en l'amenant à se conduire elle-même ; protéger et diriger en fortifiant la volonté de façon à obtenir sa libre coopération dans le travail de la formation.

Protéger, diriger, deux opérations bien distinctes qui doivent marcher de pair. Protéger sans diriger, c'est aboutir à jeter dans la vie un être sans personnalité. Diriger sans protéger, c'est courir à une catastrophe certaine à cause des nombreux dangers qui guettent l'enfant inexpérimenté. Voilà bien une pédagogie optimiste et réaliste. Optimiste parce qu'elle croit au redressement possible de l'enfant et lui fait confiance ; réaliste parce que cette confiance n'est pas aveugle mais raisonnable.

**

Physionomie curieuse que celle de Don Bosco : sympathique, complexe, déconcertante aussi par certains aspects. Il y a chez lui un réalisme puissant ; il applique à la poursuite de son idéal d'éducateur des abandonnés une volonté que rien ne brise, des ressources physiques, intellectuelles, professionnelles surprenantes. Il sera le saint universel, connaissant tout et en mesure d'exercer tous les métiers.

Il va de l'avant en agissant fortement. Ce n'est pas lui qui attendrait béatement que les caillles tombent toutes rôties du ciel. Aide-toi, le Ciel t'aidera ! Travaillons, travaillons ! A nous le travail, à Dieu le succès, ne cesse-t-il de dire. Il aurait pu faire sienne la devise de Jeanne d'Arc : « Les hommes batailleront ; Dieu donnera la victoire » !

Tout en lui étonne et surprend ses contemporains ; il fait figure de révolutionnaire.

Il bouscule les idées et les habitudes de son temps.

Sa clientèle d'enfants ? Celle des petits abandonnés dont personne ne veut, qu'on méprise même en les appelant les « voyous » de Don Bosco !

Sa manière d'éduquer ? A l'opposé des coutumes établies. Au lieu de la distance révérentielle qui vise à sauver l'autorité, la vie en tête à tête, au même niveau, en vue de gagner le cœur.

Sa méthode d'éducation ? La méthode préventive qui, seule, convient aux faibles.

Au début, en présence d'un tel homme, de cette sorte de curé fou, comme on dirait aujourd'hui, les autorités prirent peur et décidèrent de l'enfermer. Par la suite, le succès aidant, son autorité s'imposa, il fit école, l'Eglise sanctionna sa manière et le Ciel à son tour vint apporter sa confirmation officielle en conférant au saint éducateur le don des miracles.

La cause de Don Bosco et de sa méthode préventive était gagnée.

L'ASSISTANCE

Loi de l'Éducation Salésienne

LA loi de l'éducation, telle que la désire Don Bosco, c'est l'assistance ; ses religieux sont des assistants. *Salés. = assist.*

Pour empêcher le mal et la déformation chez l'enfant, il faut un protecteur ; pour veiller à sa croissance normale, à son développement rationnel il faut un formateur. Ces deux fonctions éducatives qui se complètent requièrent un homme d'expérience voué à cet office par charité. *insist. form.*

Il restera au milieu de ses enfants comme les parents qu'il remplace, et de nuit comme de jour, il veillera.

ressources actives Cette présence active sera sa responsabilité majeure et lui vaudra de les connaître personnellement.

Don Bosco a dit Il vivra de leur vie, se mêlera à eux, à leurs activités, à leurs jeux surtout.

Il passe comme un poisson dans l'eau Il est hors de doute que le meilleur poste pour l'observation est le jeu : les enfants s'y donnent à fond et à aucun moment n'imaginent de se composer une attitude.

En un mot, l'assistant sera comme l'un d'entre eux. Les connaissant bien, il pourra adapter à chacun le dosage approprié de conseils, de blâmes, d'encouragements. Car aucun enfant ne se ressemble.

Voici, à titre d'exemple, quels conseils donnait Don Bosco à ses religieux pour les plier à ce travail essentiel de l'adaptation :

« Ayez une connaissance personnelle de chaque sujet.

« Aux enfants faciles, donnez de simples conseils généraux ;

« Aux enfants indifférents, faites des recommandations fréquentes, ne cessez pas de les encourager et excitez-les par de petites récompenses ;

« S'il s'agit d'enfants mauvais ou pervers, prenez bien soin de connaître leurs antécédents,

surveillez-les constamment mais discrètement, laissez-les parler beaucoup et encouragez-les par de brefs exemples et de courtes maximes ».

Quel fin observateur que Don Bosco !

Connaître les enfants, chaque enfant en particulier, telle est la première partie du programme ; la deuxième, qui n'est pas la plus facile, consistera à capter leur confiance et à se faire aimer...

« Par les paroles, surtout par les actes, montrez, continue Don Bosco, que vous êtes exclusivement préoccupé de leurs avantages spirituel et temporel », c'est-à-dire que vous êtes désintéressés.

Les enfants, c'est un fait, aiment ceux qui vivent au milieu d'eux ; ils leur font volontiers confiance et se livrent à des confidences.

Don Bosco, lui, a le don merveilleux de conquérir par sa seule présence la confiance d'enfants qui le voient pour la première fois.

Il paraît un jour sur une place de Rome, au milieu d'enfants qui ne l'ont jamais vu, il se mêle à leurs jeux, leur distribue sourires, plaisanteries, encouragements, il joue avec eux ; le jeune auditoire, conquis, cherche à le rétenir, et à son départ, l'accompagne en triomphateur.

C'est le dévouement désintéressé et l'affection sincère qui créent ce climat de confiance.

L'enfant aime à se sentir aimé et il se sent aimé quand on accepte de vivre à son niveau, de prendre intérêt à ce qui l'intéresse, lui, à ses études, à ses jeux, à ses ennuis aussi.

Ce qui revient à exiger de l'assistant qu'il pratique une charité à la mesure des enfants en se faisant enfant comme eux. Une telle charité, si elle n'est pas toujours aisée, a cet avantage, du point de vue spirituel, d'être très méritoire pour l'éducateur.

Dans un songe curieux, le songe de la pergola, on voit Don Bosco s'élaner au milieu des roses. A sa suite, certains s'élancent aussi avec enthousiasme : une vie au milieu des roses, que cela doit être agréable ! Hélas ! très vite, ils rebroussement chemin : ils avaient tout simplement oublié qu'il n'y a pas de roses sans épines et que l'éducation de la jeunesse à la mode salésienne, autant de sourires et d'attraits enchanteurs qu'elle puisse présenter en apparence cache en vérité de nombreuses et crucifiantes épines.

Aussi, même pour les fils du saint éducateur voués cependant par leur état à la tâche de la formation, pourra naître un jour ou l'autre la tentation de rebroussement chemin et de se dégager du rude sentier fleuri.

Deux songes qui remontent à 1884 illustrent cette tentation de la dérobade.

Sous les yeux étonnés de Don Bosco apparaissent soudain les cours de récréation de l'Oratoire de Turin, à deux époques distinctes, en 1870 et en 1884.

En 1870, il contemple une cour vivante et joyeuse qu'animent mille jeux divers.

La raison de toute cette vie, de toute cette joie, c'est que « partout, clercs et prêtres se mêlent aux jeux des élèves ».

Don Bosco en tire la leçon de pédagogie suivante :

1° Les jeux intéressent les enfants, mais ils intéressent peu les éducateurs.

2° Pour rester au milieu des enfants et exercer la charité envers eux, les éducateurs salésiens ou assistants s'intéressent aux jeux.

3° Qu'en résulte-t-il ? ce qui suit : Cet intérêt qui les met au niveau de leurs enfants engendre la familiarité, c'est-à-dire une certaine égalité de bon aloi.

4° Autre conséquence : De la familiarité, dit Don Bosco, découle la confiance ; les cœurs s'ouvrent et la franchise règne partout.

5° Enfin, à son tour, la confiance engendre la docilité. Car les enfants se plient parce qu'ils se sentent aimés.

La cour de récréation, en 1884, se présente tout différemment. Plus de vie ou une vie au ralenti ; plus de joie, ou une joie très diminuée ; des groupes nombreux, très souvent isolés ; des groupes dangereux même. Pour tout dire, une récréation monotone et ennuyeuse.

D'où cela peut-il venir ?

Don Bosco observe et que voit-il ?

Un très petit nombre d'assistants prennent part au jeu des enfants.

Les supérieurs ne sont plus comme autrefois l'âme de la récréation.

Le plus grand nombre se promènent, conversant entre eux sans se préoccuper de leurs élèves.

D'autres les regardent jouer, mais sans s'intéresser à eux, par plaisir personnel sans doute comme au stade.

D'autres surveillent de si loin qu'ils ne remarquent rien, et s'ils ont un avertissement à donner, le donnent toujours sur un ton de menace.

L'esprit était tel parmi ces enfants que lorsque certains supérieurs essayaient de péné-

trer dans un groupe de jeunes gens, ces derniers s'éloignaient aussitôt et se dispersaient.

On sent qu'ici, dans cette cour de récréation de 1884, l'assistant a cessé d'être l'ami ; on se méfie de lui et on lui refuse sa confiance.

**

Quel remède apporter à un état de choses aussi lamentable et qui marque l'échec complet de l'éducation ?

Don Bosco répond : le remède, c'est la charité, mais pas n'importe quelle charité. A cette charité, il faut un visage qui convienne aux enfants et aux jeunes gens : qu'ils se sentent aimés.

Aimés dans ce qui leur plaît, et le jeu leur plaît car il est une manifestation spontanée de leur être. Si leurs assistants jouent avec eux ou tout au moins s'intéressent à leurs jeux, alors ils auront une preuve sensible de leur charité pour eux.

Et ceci leur fera comprendre, ajoute Don Bosco, que c'est aussi les aimer que de leur demander des choses qui, naturellement, leur plaisent peu ou pas du tout : la discipline, le travail, la mortification de leurs passions.

Nous avons reconnu dans ces réflexions une des lois de la psychologie des jeunes. Ils comprennent difficilement à coups de raison, il leur faut des démonstrations sensibles. L'intérêt porté à une chose qui les intéresse, eux, naturellement, est une de ces démonstrations.

« Qu'ils aiment, les salésiens, continue Don Bosco, ce qui plaît aux enfants et aux jeunes gens et à leur tour, ceux-ci aimeront ce qui plaît à leurs éducateurs ».

On obéit volontiers à qui vous aime, on subit un maître que l'on redoute. L'éducation salésienne ou pédagogie de l'amour, pédagogie affective, comme on l'a appelée, exige cette forme de charité.

Dans la vision qui a trait à la physionomie de la cour de récréation en 1884, un très grand nombre de supérieurs se sont dérobés à cette magnifique tâche de la charité par l'assistance. D'assistants, par un égoïsme insuffisamment contrôlé, ils se sont mués en simples surveillants. Ils sont là, sans doute, dans la cour, mais en marge, sans se mêler à la vie de leurs enfants. Ils n'agissent pas à la manière de véritables assistants, ils ne sont pas les grands frères au milieu de leurs frères plus jeunes ; ils ne s'intéressent pas à leur vie ou s'y intéressent de trop

loin. Ils ne sont pas familiers ; ils sont trop les supérieurs !



De tout ce que nous venons d'exposer, il découle certaines conséquences naturelles dont tous conviendront facilement.

L'assistance dont l'effet bienfaisant est de protéger l'enfant afin de pouvoir en même temps le former est :

1° Un devoir de stricte justice. Le salésien doit cette charité stricte à ses enfants comme les parents qu'il remplace. Pour les enfants, c'est un droit d'être ainsi soutenus dans leur faiblesse et leur inexpérience, d'être guidés par de plus expérimentés qu'eux au milieu des obstacles de la vie.

2° De telle sorte que la responsabilité des éducateurs qui manquent à cette charité de leur devoir d'état est aussi lourde que celle des parents qui se dérobent à leur tâche naturelle.

3° Une dernière conséquence porte, sur un point plus délicat sur lequel Don Bosco a beaucoup insisté ; il a trait à toute la partie affective et sensible qui accompagne nécessairement cette loi de l'assistance. Il vaut la peine de s'étendre plus longuement sur ce point.

L'enfant, pour s'épanouir, pour donner sa confiance et se laisser conduire, a besoin d'être aimé, mieux que cela, de se sentir aimé, nous l'avons longuement exposé. Son éducateur, l'assistant salésien, devra donc aimer de façon sensible, palpable ; il devra se faire aimer. C'est tout le problème de l'éducation par le cœur qui se trouve posé, de l'éducation dite affective.

Comme on le voit, nous sommes loin, avec la méthode de saint Jean Bosco, du refoulement des sentiments naturels contre lequel on a tant écrit ; bien au contraire, éducateur et enfants sont invités à développer et à affiner les sentiments si nobles du cœur, à les amener à leur plus haut degré d'épanouissement. Saint Jean Bosco, avec ses enfants, allait jusqu'à une manière de tendresse telle qu'il leur laissait à tous l'impression qu'ils étaient aimés, personnellement.

Peut-il se rencontrer des obstacles, de véritables dangers même dans l'application d'une telle méthode ? Qui ne le voit.

Ils peuvent se trouver, ces dangers, dans la sensibilité et dans le cœur lui-même.

1^{er} danger : la sensibilité.

Comme les sentiments du cœur sont liés étroitement aux mouvements de la sensibilité, le

danger serait que la sensibilité mal contrôlée paralysât ou commandât les mouvements du cœur.

Nous savons par quoi se traduit la sensibilité, par quelles oscillations ; on les nomme : la dépression, la susceptibilité, la jalousie, l'envie, l'enthousiasme. Non gouvernée, la sensibilité peut entraîner le cœur à un amour irrationnel, comme l'amour toquade, l'amour de favoritisme ou amitié particulière ; elle peut entraîner de la même façon à des mouvements opposés non moins irrationnels : l'antipathie, l'aversion inconsidérée, etc..

De tels écarts rendent la sensibilité dangereuse et nuisible. En réalité, elle est une richesse dont il faut savoir se servir en la dominant, en la domestiquant, pour ainsi dire, de façon que docilement elle obéisse aux directives de la raison et de l'esprit surnaturel.

2^e danger : le cœur.

Pourquoi le cœur est-il un danger, lui qui est capable d'inspirer tant d'actes d'héroïsmes ? Parce qu'il porte en lui une tendance à la déviation : son égoïsme. L'égoïsme ou recherche de soi est la jouissance du plaisir que l'amour donne au fond du cœur. Comme un poison subtil, il se glisse insensiblement et corrompt les affections les plus nobles, si l'on n'y prend garde. De là, la nécessité d'une surveillance continuelle des mou-

vements du cœur, de la qualité des sentiments qu'il nourrit. Travail vraiment crucifiant auquel un éducateur salésien devra s'astreindre sans relâche.

**

Peut-être à travers tant d'exigences commence-t-on à comprendre pourquoi la vertu majeure de l'éducation salésienne, vertu qui est une condition absolue d'acceptation comme salésien est la pureté. On ne se penche pas sur l'humain avec son cœur à ce degré d'intimité, requis par la tâche sublime d'éducateur, sans être parfaitement dépouillé et mortifié.

Avez-vous réfléchi, en effet, à quel degré d'équilibre, de possession de soi, lui, éducateur, doit atteindre ?

Songez donc ! Il doit toucher son enfant par une affection vraie, surnaturelle, mais dans le même temps sensible et familière, et il ne faut qu'à aucun prix une telle affection, digne des anges, ternisse la pureté de l'éducateur et de l'enfant. Quel désintéressement, quel dépouillement, quel esprit de foi cela suppose !

Très humain et très mortifié à la fois, voilà l'éducateur salésien. Ai-je besoin de dire que la route qui conduit à un tel sommet — le mot est de l'abbé Godin — « passe par le Calvaire » ?

Sans doute, entrevoit-on déjà les éléments constitutifs de la sainteté de l'assistant salésien. C'est dans sa tâche d'assistant comme le papa, comme la maman, que d'habitude il se sanctifiera.

Dans sa vocation, il trouvera la mortification de la présence, car il devra toujours être présent au milieu de ses enfants.

La mortification de l'amour-propre puisque son horizon ce sera la classe, la cour de récréation, l'atelier, les soucis et les joies de ses petits. Véritable sacrifice dans l'anonymat. S'il a la joie de se dépenser en une charité aimante, sensible, tendre, souriante, une charité fleurie comme les clairs visages de ses jeunes compagnons, à tous moments, il devra contrôler le baromètre de son cœur et s'il marque l'orage ou le temps douteux, rapidement ramener l'aiguille au beau fixe.

C'est vrai, il aura la satisfaction la plus haute qui se puisse rêver : celle d'avoir forgé un homme, futur chef, futur conducteur d'hommes peut-être, celle, plus sublime encore, d'avoir enfanté à Dieu un de ses élus.

FORMATION *par la Collaboration Active*

L'EDUCATION de l'homme est un art difficile et long. Ce n'est pas une petite affaire que d'amener un jeune homme à découvrir son propre visage, à déceler, à travers ses virtualités, sa vocation sociale, sa vocation surnaturelle de fils de Dieu, à la découvrir et, ce qui est mieux, à vouloir la conquérir de haute lutte et d'enthousiasme.

La réussite d'une vie dans sa plénitude vaut bien la peine qu'un éducateur y sacrifie ses forces vives.

collaboration
l'ère
Un des principes mis en avant par Don Bosco en vue de cette découverte de la personnalité, c'est l'appel à la collaboration active du sujet.

l'ère
l'ère
Cette manière paraît aujourd'hui naturelle parce que les méthodes dites actives sont plus que jamais à l'ordre du jour. A l'époque de Don Bosco, cela représentait une hardiesse exceptionnelle.

l'ère
La méthode, dite coercitive, en usage alors, se passait de cette collaboration. Un seul argument valait : l'autorité ; j'ai dit !

l'ère
l'ère
Avec son assistant, Don Bosco cherche à éveiller, à susciter l'intérêt par des initiatives, des expériences, des responsabilités. Lui aussi, comme les éducateurs modernes, sait que la liberté doit être mise à l'essai, que « le toutou doit être jeté à l'eau » pour essayer ses forces.

Lisons attentivement à ce sujet certaines de ses consignes pour comprendre que l'assistance salésienne est une véritable **loi de vie active.**

l'ère
l'ère
Voici l'art. 210 du Règlement salésien ; qu'y lisons-nous ? « Que la présence de l'assistant ne soit pas simplement matérielle mais encore efficacement éducative ».

l'ère
Pour obtenir cette efficacité éducative, il faut de toute évidence que l'assistance soit active, pas astreignante mais confiante ; il faut qu'elle donne des initiatives.

Poursuivons notre lecture :

« Les assistants salésiens doivent exercer une surveillance vigilante, doivent servir de guides, conseiller et corriger ». C'est l'initiative conseillée et contrôlée, l'usage de la liberté encouragée avec prudence !

l'ère
l'ère
Manœuvre délicate, véritable art des arts que de se servir ainsi des bonnes volontés pour les former. Il y faut du jugement, du tact et une attention toujours en éveil pour détecter à temps les fausses manœuvres, réparer les dégâts, éviter le découragement, conserver la température favorable. L'enfant, le jeune homme, veut essayer leurs forces toutes neuves ; c'est l'expérience qui le leur permet. Il faut, certes, donner des occasions d'expérience personnelle ; on ne se forme pas sans cela. Mais, remarquons-le bien, l'expérience n'est pas un principe absolu. Toutes les expériences ne sont pas également bonnes, toutes ne tournent pas nécessairement à bien, toutes ne sont pas éducatives. Il y a donc un contrôle de l'expérience qui s'impose ; à l'assistant salésien de s'en charger ; à lui de donner l'occasion d'accomplir certaines initiatives qu'il sait formatrices, éducatives ; à lui de contrôler les expériences ou suggestions confiées pour savoir si elles tournent bien, si elles ne vont pas à l'opposé de ce qu'on attendait. Sur chacun de ces points, on voudrait des exemples. Pour peu

qu'on ait l'habitude des enfants et des jeunes gens, il sera facile d'en découvrir un grand nombre dans le champ d'action qui est le leur : jeu, travail, piété, théâtre, etc...

J'en dirai autant de la liberté qui n'est pas une fin en soi comme trop souvent on a l'air de le sous-entendre dans la manière de conduire les enfants.

La liberté comme l'initiative a besoin d'un contrôle, sans quoi, très rapidement, elle tourne à l'abus.

Don Bosco veut avant toutes choses qu'on fasse connaître la loi, le règlement aussi clairement que possible ; il demande qu'on y revienne sans cesse pour apporter les précisions nécessaires.

Ceci fait, il appartiendra à l'enfant et au jeune homme de s'exercer librement à les mettre à exécution, avec l'aide bienveillante et paternelle de ses assistants qui doivent se comporter en tout « comme de tendres pères », « corrigeant aimablement », c'est-à-dire remettant dans la voie droite, à la manière salésienne qui est aimable, chaque fois qu'il se sera produit une fausse orientation ou une déviation.

Nous avons cité à dessein les expressions employées par Don Bosco pour montrer qu'il s'agit bien de liberté contrôlée par l'assistant,

d'expériences personnelles avec le secours de l'éducateur, son encouragement, de temps en temps sa mise au point par le conseil approprié qui précède, au besoin la correction qui suit.

Tout cela accompli dans une ambiance d'amabilité, de confiance réciproque, de loyauté qui sont comme les conditions indispensables de la formation et de l'épanouissement de l'enfant, lequel se sent suivi avec intérêt et amour.

**

Cette liberté ainsi guidée, Don Bosco la veut absolument. *Liberté contrôlée*

Art. 93 de son règlement : « Qu'on donne toute liberté pour sauter, courir et crier à cœur-joie ».

C'est le champ d'expérience des délassements. On peut se livrer à tous les modes de délassements, de divertissements, pourvu qu'ils ne tournent pas au mal ou à l'abus.

On vit Don Bosco se livrer lui-même sur ce chapitre à des exercices et à des initiatives d'une hardiesse telle qu'il serait difficile de les imiter ou de les proposer en imitation sans danger de se briser les reins ou de se rompre le cou !

Art. 94 : « Ne contraignez jamais les enfants à la réception fréquente des sacrements; donnez-

leur seulement toute facilité, de façon qu'ils les reçoivent avec plaisir et profit ».

Voilà pour la liberté dans l'exercice des devoirs envers Dieu. Sur ce point, de fortes traditions existent dans les maisons de Don Bosco qui consacrent cette volonté de respecter la liberté de l'enfant. Citons l'habitude de la Communion en ordre dispersé, si je puis ainsi parler, la présence de plusieurs confesseurs tous les jours et d'un confesseur extraordinaire tous les mois.

Art. 104 : « Qu'on parle peu et qu'on agisse beaucoup auprès des enfants et qu'on les mette à même d'exprimer librement leurs pensées ».

Voilà pour la liberté de pensée et d'expression qui permet de connaître l'enfant et d'apporter remède, le cas échéant, aux déformations qui ont pu se produire, de « rectifier, corriger tout ce qui est opposé à l'éducation chrétienne ».

Dans tout cela, on l'a bien remarqué, il s'agit d'amener l'enfant à prendre conscience de sa personnalité, et qui mieux est, à prendre en mains le gouvernement de lui-même.

Prendre ses responsabilités, être capable de jouer à plein le jeu de la vie comme Dieu le demande de chaque homme, tel est le couronnement de ce long travail d'invitation à la collaboration active de la part de l'enfant.

Faire réaliser à l'enfant le style de vie qui lui est propre et qui lui permettra d'être sur le plan social et spirituel l'être providentiel sur lequel d'autres s'appuieront, voilà à quoi doit aboutir en définitive toute cette attention patiente et charitable de l'assistant. Lui disparu, le style de vie restera comme quelque chose de naturel, « d'entré dans le sang », de définitif.

*
**

C'est à la lumière de la formation active de l'enfant par le moyen des diverses initiatives compatibles avec son genre de vie qu'il faut juger le problème si discuté des sanctions ou punitions.

Tout d'abord, disons que l'éducation salésienne réprouve absolument la punition comme clef d'un système éducatif. Don Bosco en principe n'exclut pas la sanction, sinon il faudrait admettre en principe que l'enfant est parfait et que dans l'exercice de sa liberté il ne peut dévier en rien ; seulement, dans son système familial, la punition ne doit faire son apparition qu'exceptionnellement, puisque par le moyen de l'assistance, il tend à en supprimer la source. S'il faut la faire intervenir, Don Bosco aura une manière telle de l'appliquer que son enfant ne sera pas découragé dans ses essais d'initiative,

bien au contraire, il bénira son assistant d'avoir souligné à u s s i charitablement une tendance mauvaise susceptible de compromettre sa vie.

« Dans la mesure du possible, dit Don Bosco, que l'on n'ait jamais recours aux châtiments ». Le principe est nettement exprimé : la punition vient en dernier ressort, quand tout aura été épuisé :

1° Dans l'ordre de la raison, puisque l'enfant aura été fréquemment éclairé par son assistant sur le devoir qui s'impose et sur la sanction que comporterait le manquement à ce devoir.

2° Dans l'ordre de la conscience fréquemment alertée elle aussi et rendue très délicate par une éducation religieuse poussée et par la réception habituelle des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

3° Dans l'ordre du cœur. On aura fait appel maintes et maintes fois aux sentiments de l'enfant, à son affection, à son bon cœur, à la peine qu'il ferait en cas de transgression.

Trois barrières sérieuses opposées à la légèreté de l'enfant. Cependant, elles ne sont pas infranchissables, et il est prudent d'envisager un jour ou l'autre leur franchissement.

La « mesure du possible » étant dépassée, on en vient à la punition dans l'intérêt même de l'enfant.

Écoutons les précieux conseils que donnait Don Bosco âgé de 65 ans sur les châtiments ; ce seront ses dernières directives.

« Avant d'infliger le moindre châtimement :

« 1° Supputer le degré de culpabilité de l'enfant ;

« 2° Si l'avertissement suffit, ne faites pas de reproche ;

« 3° Si le reproche suffit, n'employez pas de châtimement ».

On aura remarqué la gradation. Après avoir bien pesé le degré de culpabilité, s'il y a lieu, donner un avertissement. S'il suffit, tant mieux, le remède est trouvé.

S'il ne suffit pas, faites un reproche. C'est déjà plus grave et l'enfant sera obligé à plus de réflexion.

Ce n'est qu'en troisième lieu, après l'inutilité de l'avertissement et du reproche qu'interviendra le châtimement proprement dit. Ce sera bien en dernier ressort, à la toute dernière extrémité : Comme l'on sent Don Bosco préoccupé de ne pas étouffer la spontanéité de l'enfant, de ne pas perdre sa confiance, de ne pas fermer son cœur.

Puisqu'il faut en venir à la punition, le grand principe à appliquer est le suivant : qu'elle soit toujours éducative.

D'abord, qu'on ne recoure à aucun châti-
ment corporel ; ce serait odieux. Que la punition
soit donnée en particulier, en tête à tête, afin de
pouvoir l'accompagner du mot d'encouragement
qui convient et aussi de l'explication qui en
montre le bien-fondé.

« Il faut toujours proportionner, dit Don
Bosco, la pénitence au péché », ce qui revient à
dire, quand il s'agit de l'enfant surtout, ne pas
séparer le péché de ses causes, car les causes
expliquent tout, et c'est pourquoi très souvent,
en y regardant de près, l'enfant sera plus à
plaindre qu'à blâmer. Il est tellement faible,
tellement léger, tellement influençable !

Enfin, dernière remarque. Comme l'enfant
se prend par le cœur, que son assistant aura
constamment fait appel à ce ressort admirable
de son âme, même en punissant, ce sera encore
du côté du cœur qu'il faudra regarder, en
« pinçant, comme on dit, la corde sensible ».
Punir, oui, puisqu'il le faut, mais en faisant
appel à la générosité de l'enfant qui est quasi
inépuisable : « Je suis bien sûr que je puis
compter sur toi ! Tu ne voudrais pas me faire de
la peine ! »

Seuls, les débauchés sont insensibles à ces
procédés.

Une fois donnée la correction, tout oublier et

redonner la même confiance affectueuse qu'au-
paravant.

Par de tels procédés, l'enfant est invité, pour
ainsi dire, à participer à son propre re-
dressement, à le comprendre, à le vouloir. Il ne
sera pas rare de voir l'enfant ainsi traité se
redresser définitivement et même exprimer plus
tard publiquement sa reconnaissance à ses édu-
cateurs pour leur bonté ferme à son endroit, sans
quoi son avenir eût pu être compromis.



Dans sa manière de faire appel pour l'édu-
cation à la collaboration active de ses enfants,
on aura remarqué que Don Bosco se rencontre
avec les éducateurs modernes et se montre même
aussi audacieux qu'eux. A mon avis, il fait entrer
dans son jeu éducatif des moyens supérieurs. Sa
technique éducative met en avant trois facteurs
qui lui sont propres :

1° Un technicien qui est un religieux, enten-
dez un homme voué par vocation au travail de
l'éducation, suivant une méthode spéciale, spéci-
fiquement salésienne, l'assistance.

2° Une ambiance dont nous parlerons. A
cette ambiance, Don Bosco tient absolument ; il
estime que sans elle toute sa manière éducative
se trouverait dénaturée. En quoi elle consiste ?

A reproduire d'aussi près que possible le climat d'une famille chrétienne où l'enfant se sentira aimé, compris, encouragé, comme chez lui, où il respirera à l'aise, où il s'étalera — pardonnez l'expression — sans crainte, laissant à son assistant toute facilité pour l'étudier et le comprendre.

3° L'action dans le milieu de groupements du milieu, les Compagnies, les uns très élargis, véritables groupements de masse ; les autres plus restreints parce que plus exigeants et où l'on vise à une action personnelle. Dans un de ces groupements, la Compagnie de l'Immaculée, due à l'initiative du Bienheureux Dominique Savio, chose curieuse et très audacieuse pour l'époque, ce sont les jeunes gens eux-mêmes qui assument la direction du groupe, un prêtre ou aumônier restant simple conseiller. C'était avant l'heure, l'application de la méthode d'Action Catholique que préconisera le grand pape Pie XI.

Sage et audacieuse en même temps, ce sont bien là les qualificatifs qui conviennent à la formation active, telle que la conçoit Don Bosco.

Audacieuse par la confiance donnée à l'enfant dans les initiatives les plus diverses, sage par le contrôle intelligent et discret qui s'exerce auprès de lui en vue d'éviter les écarts et les casse-cous possibles.

— C'est du gros bon sens, tout cela, direz-vous, et pas plus !

— Sans doute, mais n'est-ce pas dans une chose aussi délicate, d'où va découler la conduite d'une existence, qu'il convient coûte que coûte de découvrir et de suivre la ligne du plein bon sens ?

Don Bosco n'aurait-il eu que ce seul mérite qu'il aurait bien travaillé pour la cause de l'éducation active !

PRIMAUTÉ DU SURNATUREL *en Éducation*

POUR Don Bosco, éduquer, aussi étrange que cela puisse paraître, c'est d'abord prier, faire prier, et après, enseigner la religion. Sans connaissance religieuse approfondie, pense-t-il, on ne possède pas une conscience éclairée et sûre et l'homme se dirige par la conscience ; il vaut toujours sa conscience.

Eduquer, c'est donner la grâce de Dieu en la mettant dans les âmes.

C'est évident, la réaction première de Don Bosco est chrétienne et sacerdotale. Il ne pense pas méthode, technique d'abord, il pense grâce

naissance au 19e siècle.

en premier lieu. Cette manière de juger et d'agir la différence de beaucoup d'éducateurs contemporains, même chrétiens, qui sont avant tout préoccupés de la valeur d'une technique.

Ce point n'a pas été assez remarqué et il mériterait de l'être, aujourd'hui surtout, où le pas est donné en pratique à l'humain de préférence au surnaturel.

naissance au 19e siècle.

Don Bosco affirme : le spirituel d'abord, ou primauté du spirituel !

naissance au 19e siècle.

Une prise de position aussi nette, aussi péremptoire étonne de nos jours comme elle étonnait déjà au temps de Don Bosco. Voici un fait qui en dit long sur l'état d'esprit qui régnait alors. Don Bosco se verra retirer la direction d'un Séminaire — vous lisez bien : d'un Séminaire — sous le prétexte assez curieux, je cite, « que la piété y était trop ostentatoire et l'usage du Sacrement d'Eucharistie trop abusif » ! Tant de communions sentaient le système jésuite !

Et Don Bosco avait beau faire remarquer qu'il n'y avait pas de meilleur moyen pour conserver les vocations et en même temps pour éduquer la jeunesse, peine perdue, on ne voulait à aucun prix — je cite toujours — « de son fanatisme religieux ! »

Par quels cheminements en était-il arrivé à cette attitude définitive, cela vaut d'être remarqué.

Lors du songe qu'il eut à 9 ans, les consignes suivantes lui furent données :

« Ne les frappe pas ! (les enfants). Il faut d'abord les instruire et leur enseigner l'horreur du péché et le prix de la vertu ».

Vous aurez remarqué les trois consignes : enseignement religieux, fuite du péché, amour de la vertu ; en d'autres termes, formation de la conscience par le moyen de la science religieuse.

Toujours dans le même songe, il lui est encore dit : « Je te donnerai une maîtresse très sage. C'est elle qui t'enseignera la véritable science sans laquelle toute sagesse est folie » Cette maîtresse de science qui lui apparut dans le songe était la Sainte Vierge elle-même. Elle indiquera à Don Bosco par quoi commence l'éducation, à savoir la connaissance de la science du Ciel, de la pureté en particulier.

Eclairé par ces révélations et d'autres encore, qu'il serait trop long de citer, mais qui, toutes, donnaient les mêmes consignes, Don Bosco arriva à cette certitude qu'il avait une mission et qu'elle consistait à conquérir les âmes des jeunes. La condition première pour les conquérir était de les rendre chrétiens. Primauté du spirituel.

Par la suite, l'expérience le conduira à d'autres découvertes, à celle-ci, notamment, que l'institution ou l'école est l'instrument de christianisation le plus puissant du monde.

Et nous le verrons rester fidèle toute sa vie à ces premières consignes et découvertes. Un exemple entre cent :

Nous sommes en 1848 en pleine fièvre révolutionnaire, la jeune Italie est en ébullition. Dans le monde officiel on pense que l'éducateur si hardi du Valdocco, si ami du peuple, voudra bien se joindre aux manifestations populaires auxquelles du reste le jeune clergé d'alors ne se privait pas d'assister.

— Votre place, Don Bosco, est à la manifestation avec vos jeunes gens ! lui dit-on.

— Tant d'autres seront si heureux de s'y trouver à notre place... et puis, je suis un simple prêtre, mon rôle est de prêcher, de confesser, d'enseigner le catéchisme...

Et le lendemain, jour de la manifestation, au lieu d'envoyer ses enfants se griser de cris de guerre et de chants révolutionnaires, Don Bosco leur fit faire une procession autour de la maison Pinardi, derrière une statue de la Madone qu'il venait d'acheter.

Un autre fait aussi révélateur :

Toujours en cette même année 1848, à l'occasion de certaines conquêtes politiques arrachées au roi, de grandes manifestations furent organisées. Le marquis d'Azeglia vint inviter Don Bosco.

— L'Oratoire est une pauvre famille ; on se moquerait de nous si l'on nous voyait à de semblables fêtes... répondit Don Bosco.

Comme le marquis, vexé, insiste et menace même de retirer ses faveurs à Don Bosco :

— Invitez-moi, monsieur le marquis, partout où un prêtre peut exercer la charité et je m'y rendrai avec le plus grand plaisir. Mais je suis fermement décidé à rester étranger à la politique.

Précisément, le moment était venu de la récitation du chapelet et la chapelle se remplissait de garçons.

— Quelle prière font-ils ? demande le marquis.

— Ils récitent le chapelet !

Geste dédaigneux du marquis...

— Comment, vous, Don Bosco, un homme aux idées modernes où prétendu tel, parce que vous apprenez à lire...

— Et à travailler et à prier, ajouta Don Bosco.

— Ah oui ! et quel profit y a-t-il à enfilet ainsi cinquante Ave Maria ?

— Monsieur le marquis, c'est sur cette pratique qu'est fondée notre Institution.

Une vérité d'histoire, en effet, qu'il ne faut jamais oublier : les fils de Don Bosco sont nés avec le catéchisme et pour le catéchisme. Le premier geste du jeune prêtre du Valdocco disant sa messe à l'église Saint-François-d'Assise et accueillant Barthélemy Garelli sera de lui faire le catéchisme.

Les autres jeunes gens qui viendront après lui et constitueront sa première clientèle, il les réunira pour leur enseigner la religion.

Nous pouvons donc en toute vérité déclarer que le Patronage, première création de Don Bosco, l'a été en vue du catéchisme à enseigner. Tout le reste : jeux, promenades, théâtre, etc... s'y sont ajoutés en vue de faciliter cette mission fondamentale de l'enseignement de la religion.

Ainsi donc, patronages et institutions de Don Bosco sont des lieux de religion, si je puis ainsi parler, où l'on désire former en premier lieu de bons chrétiens, des Oratoires où l'on prie, où l'on apprend sa religion, où l'on s'exerce à vivre chrétiennement par le moyen des fêtes et du dévouement dans l'Œuvre.

Le salésien est par vocation un catéchiste, celui qui fait le catéchisme, qui est le spécialiste de la science religieuse.

Don Bosco vise tout particulièrement la formation de la conscience de l'enfant ; or, la pre-

mière condition pour la former, c'est de l'éclairer. Une conscience aveugle ou erronée est plus dangereuse qu'utile.

Eclairer, enseigner, créer des convictions fortes, voilà qui explique l'insistance de Don Bosco à réclamer de tous ses collaborateurs l'enseignement de la religion.

On raconte qu'un soir d'année scolaire, le saint éducateur demanda à Don Rua où en était l'enseignement du catéchisme.

— On le fait une fois par semaine !

— Eh ! quoi ! répartit avec vivacité Don Bosco, où sont les Règles ? Que devient la Congrégation ? Ne te souviens-tu pas du temps où nous faisons le Catéchisme ? Quoi ! une Congrégation qui a commencé par le Catéchisme en est là !

Don Rua, confus comme l'on devine, déclara à Don Bosco qu'il était prêt à faire tout ce qu'il désirerait. Et il rentra à l'Oratoire dans ces dispositions. Et voici que le lendemain, il trouva sur son bureau un billet écrit de la main même du saint :

« Tu sais ce dont nous avons parlé hier soir ; il importe sans retard de le mettre à exécution ».

Ce petit fait montre bien quelle importance de tout premier ordre Don Bosco donnait à l'enseignement de la religion.

Du reste, un des premiers Chapitres Généraux abordera cette importante question pour déclarer :

1° Le catéchisme est le ministère le plus important du prêtre.

2° Une des plaies de l'Eglise, c'est l'inertie à faire le Catéchisme.

3° N'oublions jamais que le Catéchisme a donné naissance à la Société salésienne ; elle n'est que le développement de cette œuvre embryonnaire du Catéchisme qu'était le premier patronage de Turin.

**

Eclairer l'âme, la meubler ; éclairer la conscience, l'asseoir sur des assises solides, voilà le but que se propose Don Bosco.

D'ailleurs, que demande l'enfant ? d'être convaincu ? Non ; il demande d'être nourri ; car il a naturellement faim de Dieu. Avec lui, arrière les syllogismes et les raisonnements compliqués ! Son âme s'ouvre au divin d'instinct et par sympathie naturelle.

Primauté du spirituel : telle est la position de Don Bosco et nous avons dit qu'elle était la sagesse même.

Emboîte-t-on le pas à sa suite ? Au patronage, très souvent ne voyons-nous pas l'extérieur, les jeux, les distractions prenant le pas sur le spirituel ?

Dans les écoles, la religion n'a-t-elle pas trop souvent la place du parent pauvre ?

Et dans la vie ordinaire, ne fait-on pas passer la valeur du métier avant la science religieuse ?

Sans doute, les deux sciences : l'humaine et la divine sont nécessaires, mais il faut respecter l'ordre d'importance.

En apostolat, ne constate-t-on pas la même tendance à rechercher le truc, le procédé, le moyen humain, et à négliger la prière, l'enseignement religieux, le divin en un mot ?

Il faut, comme on dit, rester incarné, coller au réel, mais ne pas perdre de vue que ce sont là moyens humains pour conduire à une fin qui est surnaturelle. Les moyens ne doivent jamais faire perdre de vue la fin.

Par cette série de questions qui soulèvent les problèmes les plus brûlants de l'heure, nous nous serons rendu compte que Don Bosco a toujours raison, aujourd'hui comme hier, d'avoir à côté de la primauté de la défense et de la collaboration, préconisé en éducation, la primauté du spirituel.

ROLE EDUCATIF
*des Sacrements de Pénitence
et d'Eucharistie*

LA méthode préventive la mieux appliquée, l'assistance la plus charitable suffisent-elles pour assurer l'éducation d'un jeune ? Don Bosco ne le pense pas.

Aussi, fait-il appel à d'autres concours qui doivent aller de pair et même précéder. L'enseignement religieux dont nous avons défini l'importance est un de ceux-là. Il en est d'autres de la même importance et beaucoup pour ne l'avoir pas suffisamment remarqué ont perdu courage en plein essor-éducatif. Ces autres moyens, Don

Bosco nous les indique. « La confession, la communion fréquentes, la messe quotidienne sont les colonnes qui doivent soutenir l'édifice de l'éducation dont on veut écarter le fouet et les menaces ».

Techniques humaines les mieux appropriées, comme l'assistance et la pédagogie affective, tout cela est fort bien, déclare Don Bosco. Avant cela, il faut mettre en action une formation religieuse profonde et une vie de piété intense.

Au contact des passions de l'adolescence qui vont mener leur rude assaut, l'âme des déshérités de Don Bosco résistera-t-elle ?

Certainement non.

L'habileté des meilleurs psychologues, des meilleurs éducateurs s'avère insuffisante comme les disciplines de vie les mieux étudiées. Rappelons-nous saint Augustin esclave de ses passions jusqu'à 35 ans, confondu de honte devant son abjection mais prisonnier.

Autant dire que l'homme seul est impuissant, il lui faut la force de Dieu.

Dans sa biographie de Don Bosco, Cras déclare que le saint faisait passer la culture de la pureté chez ses enfants par le moyen de la Confession et de la Communion fréquentes, avant les procédés pédagogiques les mieux étudiés.



Ainsi s'explique que Don Bosco éducateur ait été un grand confesseur.

Les trois endroits où l'on trouvait Don Bosco, c'était la cour de récréation où jouent ses enfants, les routes qu'il arpente pour trouver de l'argent, et le confessionnal. Ce dernier point n'a pas été assez remarqué.

Du confessionnal, on a pu dire qu'il était son poste de combat. Il ne faisait aucune réunion sans qu'il y ait confessions. Et ces confessions avaient lieu un peu partout : dans la chapelle, dans les granges, sur les chemins, même dans les prés. Huysmann écrit : « Le souvenir nous est resté de cet admirable prêtre confessant dans ce pré qu'il avait loué... Il s'asseyait sur un petit tertre et, à distance, formant le cercle, des enfants à genoux faisaient leur examen de conscience.

« ... Et l'on voit Don Bosco avec sa physionomie débonnaire de vieux curé de campagne, prenant celui de ses pénitents qui a terminé par le cou. Il l'enveloppait de son bras gauche en appuyant légèrement la tête de l'enfant sur son cœur ; ce n'était plus le juge, mais le père qui aidait le fils dans l'aveu souvent si pénible des moindres fautes ».

Il confessait à toute heure et quelquefois très tard, jusqu'à 11 heures du soir et même plus à certains jours.

Pour lui, la confession passait avant la nourriture, avant les visites. Il fit attendre, un jour, deux personnages illustres pendant deux grosses heures à cause des confessions.

— Quand c'est le moment, leur disait-il en riant pour s'excuser, il faut le saisir au vol !

Il n'arrêtait pas de recommander la confession fréquente. « S'il devait parler deux soirs de suite, déclare Don Rua, il parlait au moins une fois de la confession, et s'il ne devait parler qu'une fois, il ne manquait pas d'y faire quelque allusion ».

Ses confessions étaient courtes et pas ennuyeuses du tout : deux, trois phrases bien appliquées et c'était fini !

**

Dans l'esprit de Don Bosco, une maison va mal quand les confessions y sont rares.

Pour son temps, il fait figure de hardi novateur en cette matière. La négligence relativement à la confession des enfants était générale alors. Pauvres petits ! Ils étaient la quantité négligeable et peu s'en occupaient.

Don Bosco, lui, voudra la confession fréquente de ses enfants pour deux raisons :

1° En vue de la communion fréquente à laquelle il engagera ses enfants avec insistance.

2° En vue de la formation de leur conscience. Les deux raisons ont une portée éducative.

Il ne faut pas oublier que la jeunesse est l'âge des réactions vives autant dans le sens du bien que dans le sens du mal.

Don Bosco montera pour ainsi dire la garde autour de l'âme de ses enfants et voudra en avoir comme le contrôle. Cela lui était facile puisqu'il les confessait tous et que, de plus, le Bon Dieu l'avait gratifié du charisme exceptionnel de la lecture dans les consciences.

Par le règlement de ses maisons, il aura le contrôle de l'extérieur, par la confession celui de l'intérieur.

Don Bosco tenait cette passion pour la confession de son inspirateur saint François de Sales qui, lui aussi, était un confesseur remarquable.

Pour l'un comme pour l'autre, la confession sera autre chose que l'instrument de la rémission du péché ; elle sera surtout l'instrument du contrôle de soi : victoires sur les défauts, luttes pour l'acquisition des vertus.

La conscience éclairée par l'enseignement religieux reste toujours un peu hésitante quand il s'agit de passer à l'exécution. Il y a des échecs, des découragements, de fausses manœuvres. La confession doit servir à faire le point et à tout remettre en place.

S'il s'agit des défauts, même effet bienfaisant. D'être obligé de se confesser, cela nécessite un examen sérieux, lequel a pour effet d'apprendre à mieux se connaître. D'autre part, par l'accusation et le repentir renouvelés, les habitudes mauvaises ne peuvent plus travailler dans l'ombre et se fortifier ; leur travail semblable à celui de l'araignée est continuellement défait.

A cet exercice de l'examen qui produit la connaissance de soi, vient s'ajouter le travail du confesseur lui-même. Son rôle est d'être juge. Il est juge en effet de la valeur de l'appréciation portée sur soi-même, juge de l'efficacité de la résolution qui a été prise.

Enfin, la grâce du Sacrement produit son effet, celui du vrai repentir, de la crainte et de la haine du péché, de l'affermissement de la volonté.

Pour résumer, les effets de la confession fréquente se ramènent à trois : le contrôle de soi, le contrôle par le confesseur, les grâces du Sacrement. Et peut-être aussi la libération psychologique qui entraîne l'aveu.

*
**

Deux écueils de la confession fréquente seront sans cesse signalés par saint Jean Bosco : le manque de sincérité et de ferme propos.

1° Le manque de sincérité.

Sur ce point, il insiste sans arrêt. Le Bon Dieu l'a doté de lumières exceptionnelles pour lire dans les âmes et y découvrir les péchés qu'on y cache honteusement. Ex-abrupto à celui-ci, il dit : Confessez-vous depuis telle date !

A celui-là : Vous avez caché tant de péchés, ou bien tels ou tels péchés...

« Je sais de science certaine que le démon fait des ravages terribles dans les âmes de nos jeunes gens en leur inspirant la honte de leurs fautes ».

« Ça fait pitié de voir l'état des consciences des neuf dixièmes de mes enfants ! Rien n'y fait ».

De là son insistance à recommander la confession sincère. « Sur vingt prédications relatives à la confession, disait-il à un prédicateur, vingt-et-une fois, parlez de la sincérité ! »

De là aussi, sa volonté de sauvegarder coûte que coûte la liberté du Sacrement de Pénitence. Il voudra qu'il y ait toujours plusieurs confes-

seurs à la disposition de ses enfants, et tous les mois, il fera appel à un confesseur extraordinaire.

Il serait trop long de citer tous les songes qui se rapportent à la sincérité dans l'usage du Sacrement de Pénitence. Citons-en quelques-uns cependant :

Le songe des trois lacets du démon. : Il s'agit d'un aveu du démon lui-même.

Le premier lacet : faire cacher des péchés en confession.

Le deuxième lacet : obtenir les confessions sans contrition.

Le troisième lacet : pousser au manque de ferme propos.

Le songe du singe sur les épaules : Dans ce songe, ceux qui ont un singe sur les épaules ont manqué de sincérité.

Le songe de la roue et de la lentille : Don Bosco y voit certains de ses enfants, la bouche cadennassée ; ce sont ceux qui se confessent mal par manque de sincérité.

2^e Manque de ferme propos.

De nombreux songes viennent également l'avertir de cet autre danger.

Dans le songe du « monstre content », le saint raconte qu'il est venu visiter ses enfants (il leur écrit durant un de ses voyages).

Devant l'église, il a rencontré un monstre dont il fait une description effrayante.

Ce monstre était heureux et riait. Il se faisait du bon travail chez Don Bosco. Lui, monstre, il avait dans la place des collaborateurs.

— Etait-ce possible ?

Et le monstre le conduisit à la sacristie ; il lui montra le Directeur qui confessait.

« Beaucoup me servent ici même ! Ce sont ceux qui promettent et ne tiennent jamais ; ils accusent toujours les mêmes péchés et je me réjouis beaucoup de leurs confessions...

— Quels sont tes plus grands ennemis ?

— Ceux qui communient souvent.

— Qu'est-ce qui te fait le plus de peine ?

— Deux choses : la dévotion à Marie, et... (Ici, des contorsions épouvantables et le mutisme le plus absolu).

— Je te commande, au nom de Dieu créateur, ton maître et le mien... de me dire ce que tu crains le plus ici ?

(Nouvelles contorsions et clameurs effrayantes).

— Ce que nous craignons le plus ici, c'est la fidélité aux résolutions que l'on prend en confession ».

D'une autre déclaration de Don Bosco, du 31 mai 1873, ces paroles :

« Je puis dire maintenant que presque toutes les nuits, je voyais en songe que c'était le manque de ferme propos dans les confessions qui envoyait le plus de monde en enfer.

« Cela vient de l'inefficacité des résolutions prises.

« Voilà pourquoi tant de gens vont se confesser souvent et accusent toujours les mêmes fautes ».

Une déclaration faite en 1879 à Alassio est aussi révélatrice de la pensée de Don Bosco sur ce sujet.

« Lorsque quelqu'un confesse chaque semaine les mêmes fautes, il faut s'en méfier ! »

Révéléteur également, le délicieux entretien que voici :

Don Caviglia est alors âgé de 16 ans, et il s'adresse régulièrement à Don Bosco pour sa confession. Un jour, il s'entend interpeller :

« As-tu pris une résolution ?

— Oui, mon père.

— Mais sais-tu bien ce que c'est ?

— Oui.

— C'est que, vois-tu, il y a déjà plusieurs fois que tu me racontes les mêmes fautes...

— ... ! »

Comme on sent à travers de telles réflexions quelle importance le saint confesseur attachait au sérieux du ferme propos et en même temps à l'effort méthodique et constant qu'il entraîne.

**

La confession fréquente est en vue de la communion fréquente. Dans l'esprit de Don Bosco, l'important en éducation est de mettre Dieu dans le cœur des enfants. C'est pour cela qu'il sera novateur pour la communion fréquente comme il l'aura été sur d'autres points « qu'on écarte comme la peste toute raison que l'on pourrait alléguer de retarder la communion des enfants ». Comme la peste ! L'Eucharistie n'est pas affaire de sentiment, de rite traditionnel ; c'est une affaire de vie.

Pour vivre, Notre-Seigneur nous oblige à manger : « Celui qui mange ma chair... vit ; celui qui ne mange pas... ne vit pas ».

Sa vie divine est à cette condition.

De plus, l'Eucharistie apporte ses effets « ad modum cibi », à la manière d'une nourriture, c'est-à-dire petit à petit, quotidiennement, sans éclat ; ce qui impose la fréquence dans la réception.

Enfin, l'Eucharistie qui est vie, est ferment et levain.

Un jour, un ministre protestant, étonné du silence des enfants de Don Bosco, de leur discipline spontanée, l'interroge :

« Donnez-moi le moyen d'obtenir un tel silence et une telle discipline ? »

— Les moyens sont entre les mains des seuls catholiques !

— Quels sont-ils ?

— La Confession et la Communion fréquentes, la Sainte Messe pieusement entendue.

— Vous pensez qu'il n'existe pas d'autres moyens ?

— Si, le fouet et les menaces ! »

Ainsi, l'Eucharistie n'est pas ferment et levain pour permettre de se croiser les bras et de ne rien faire. Tout au contraire, elle est secours pour permettre de se transformer plus rapidement.



Dans l'usage des Sacrements, Don Bosco entend qu'on ne contraigne pas, qu'on encourage seulement, qu'on donne toute liberté, toute facilité, car il veut que la religion paraisse belle et agréable aux enfants, qu'ils s'y attachent spontanément.

La liberté en confession, nous l'avons déjà remarqué, est sauvegardée obligatoirement dans les Institutions de Don Bosco par la présence habituelle de plusieurs confesseurs auxquels les enfants peuvent s'adresser à leur choix. Le saint réproue donc la coutume en usage de son temps et de nos jours encore, de la confession à jours déterminés avec billet de confession.

Liberté, liberté !

D'ailleurs, il allait très loin dans cette ligne de la liberté. On raconte qu'au cours d'une retraite, il donnait à ses aspirants le conseil suivant. Je cite :

« Don Bosco ne peut plus confesser régulièrement ; à sa place, confesse Don Rua ; allez à Don Rua ! Mais si quelqu'un ne se sentait pas d'y aller, qu'il cherche un autre confesseur. Tenez, par exemple, vous savez que Sandre — c'était le portier, un vieux familier — ferme tous les soirs la porte à clef, mais laisse la clef sur la porte ! Eh bien ! levez-vous. Vers minuit,

descendez à la conciergerie, tournez tout doucement la clef et allez au couvent des Capucins qui, à ce moment-là, disent Matines ; frappez à leur porte, et dites que vous venez pour vous confesser... Confessez-vous bien, puis revenez ici, fermez la porte et couchez-vous ! » Et il souriait avec une bonté attirante.

La liberté sauvegardée, il attachait cependant la plus grande importance au choix d'un confesseur stable.

Même liberté pour la Sainte Communion. Et c'est pourquoi il désapprouvait les communions générales à date fixe et les communions par rangs entiers. Il voulait qu'on gardât toute liberté de s'approcher de la Sainte Table ; ce qui amène un certain désordre — apparent seulement — petits et grands, professeurs et élèves se trouvant mêlés sans distinction.

Tels étaient les procédés de Don Bosco : amener son enfant à se contrôler et à se faire contrôler régulièrement ; créer chez lui, par la répétition des mêmes actes de volonté, comme des réflexes de vie et d'habitudes chrétiennes ; surtout, le mettre en contact direct avec le divin, de façon que son effort personnel soit secondé et rendu efficace par la grâce de Dieu.

LE CADRE FAMILIAL *en Education*

LE foyer familial, voilà le cadre naturel où l'âme de l'enfant doit baigner si l'on veut qu'elle devienne elle-même et qu'elle se réalise conformément aux plans de Dieu. Sans une famille, une vraie famille, l'enfant risque de n'être jamais un homme.

C'est pourquoi l'Institution qui voudra reproduire la famille, et c'est le cas de l'Institution Salésienne, devra se rapprocher aussi parfaitement que possible et de l'esprit et des conditions de vie offertes par le foyer.

Ces conditions semblent se réduire à deux :
une atmosphère où l'enfant se sente à l'aise,
comme chez lui, une assistance charitable et
durable qui soit à la fois protection et forma-
tion.

« Le cœur de l'enfant, dit V. Barclay, ne
désire peut-être rien tant que de sentir qu'on
l'aime, qu'on le comprend vraiment et qu'on
sympathise avec lui. »

Ce qui rend poignante l'histoire de Maggy,
c'est l'étude de ce besoin impérieux d'affection,
chez l'enfant et l'impression désolante d'une
âme convaincue que personne ne l'aime et qu'il
en sera toujours ainsi.

C'est la même tristesse que traduit la
réflexion d'un petit ramoneur à qui l'on conseil-
lait de prendre des précautions :

« Oh ! cela nous est égal, à nous autres, de
mourir ! »

C'est pourquoi seuls règneront sur les enfants
ceux qui sauront les aimer vraiment en se faisant
enfants comme eux, en « s'asseyant à leurs
pièds », pour employer le mot de Froebel, en
s'intéressant à eux, à leurs petites affaires.

Les mamans sont dés maîtresses dans cet art
de parler aux enfants la seule langue qu'ils
puissent comprendre.

**

Tendre de tout son effort à reproduire d'aussi
près que possible l'atmosphère du foyer dont
aucun être ne peut se passer, tel sera le secret
d'une éducation vraie et durable.

Tout foyer complet comprend nécessairement
le papa et la maman. Les foyers séparés sont un
crime et une monstruosité ; ils sont toujours une
faute irréparable contre l'éducation. Car sans un
foyer complet, il n'est aucune éducation possible.
L'enfant, comprenons-le bien, est à la fois ange
et bête. Il faut empêcher que les instincts mau-
vais de la bête ne nuisent aux élans de l'ange.
Il y faudra donc une main ferme, une main de
fer quelquefois pour réprimer les incartades de
la bête chaque fois qu'elles se manifesteront : ce
sera l'autorité du père.

Ces interventions devront s'accomplir dans
un climat d'affection sous peine d'étouffer la
spontanéité de l'enfant, et c'est ici que le rôle
affectueux de la maman redeviendra prépon-
dérant. Main de fer, a-t-on dit avec justesse,
mais dans un gant de velours.

Arrière donc le système dit « caserne », où
l'autorité écrase la liberté ! Il était en vigueur
du temps de Don Bosco et c'est contre lui qu'il
réagira si vigoureusement.

Amour en la
autorité et liberté

Pas de rigidité qui étouffe, — on verra longtemps Don Bosco opposé aux rangs — mais harmonie véritable entre l'autorité et la liberté, l'ordre et les élans naturels de l'enfant de manière à produire comme naturellement l'épanouissement dans la joie.

Et c'est à ce chef-d'œuvre d'harmonie familiale qu'aspire saint Jean Bosco dans ses Institutions. C'est à la réalisation d'un tel climat de vie qu'il invite ses religieux. Climat de vie où tout se passe dans la plus saine familiarité, où rien n'est forcé, où tout est accompli par amour. L'Institution devient « le chez soi » où l'on reste avec plaisir, où l'on revient de temps en temps après en être parti.

Beauté, joie,
simplicité...

Il y règne un véritable climat de famille avec, comme notes dominantes, la bonté et la joie, le sourire et un bel optimisme, le tout assaisonné de procédés aimables, délicats, compatissants. On s'y aime, on s'y sent aimé, on s'y entr'aide, on s'y pardonne, on s'y corrige même, comme dit saint Paul « in spiritu lenitatis », avec douceur.

Famille heureuse où règne la gaieté, où les visages sont gracieux, affables, où les yeux sont clairs, où les relations sont toutes de simplicité « à la franche marguerite », pour employer les termes de saint François de Sales. C'est une construction délicate à la vérité qu'une telle Institution où l'égoïsme comme partout risque

de tout gêner et où doit s'exercer une surveillance de tous les instants de la part des supérieurs.

Ricardone
supérieur

Une scène délicieuse mettra en relief cet esprit de famille que nous nous sommes efforcés d'analyser le moins mal possible. C'était dans une maison de France, à l'occasion de la visite du supérieur général, Don Ricardone. L'élève qui lui adressa le compliment de bienvenue commença ainsi : Monsieur le Supérieur !...

« Je suis obligé de protester, répliqua Don Ricardone. Don Bosco ne laisserait pas passer ce mot de supérieur.

« Chez nous, il n'y a pas de supérieurs ; je ne suis pas votre supérieur ! »

Désignant les salésiens présents :

« Ces messieurs ne sont pas vos supérieurs ! Il y a des pères, rien que des pères ! Par voie de conséquence, il n'y a que des enfants !

« L'esprit de la maison qui m'accueille doit être un esprit de famille et cet esprit est commandé par une vertu capitale, la douceur ! »

A la fin, il invita tous les assistants à venir recevoir de sa main l'esprit de douceur.

Deux détails encore en marge de cette réception.

A un moment de son discours, Don Ricaldone se tournant vers les religieux qui l'entouraient :

— S'il y a ici des supérieurs, nous les déposons !

Tout le temps de sa visite, Don Ricaldone garda un sourire inaltérable et ne cessa de répéter :

— Vous ferez du bien dans la mesure où vous serez pénétrés de l'esprit de Don Bosco et où vous agirez conformément à cet esprit que trois mots résument : Douceur, bonté, paternité.

**

Ceci nous conduit naturellement à l'examen des trois vertus constitutives de cet esprit de famille réclamé par saint Jean Bosco comme la marque originale de ses Instituts.

La Douceur, qu'est-ce à dire ? Un homme doux est un homme maître des mouvements qui s'agitent en lui, mouvements de la passion, de la colère en particulier et de l'amour-propre qui en est la source la plupart du temps, mouvements plus superficiels, mais plus fréquents de la sensibilité.

« Douceur dans le langage, douceur dans l'action, douceur dans les avertissements, voilà ce qui gagne les cœurs », déclare Don Ricaldone.

Sans la douceur, l'enfant, qui est un faible, se rebute et se décourage.

Avec l'enfant pas de contacts qui ne soient enrobés de douceur. Un seul mot violent, regretté aussitôt que lancé, produit souvent un effet irréparable et risque même de fermer un cœur pour longtemps.

Il va sans dire que la douceur qui n'aurait pas comme fondement une bonté vraie donnerait vite l'impression d'une hypocrisie, d'une comédie intolérable.

La Douceur suppose la Bonté, qui est la qualité de base, la perfection par excellence de l'être humain. Don Bosco régnait par la bonté.

Don Bellamy raconte l'expérience qu'il fit un jour lui-même de ce rayonnement de bonté :

« Je passais de longues heures à faire anti-chambre à la porte de Don Bosco. De chez lui sortaient des gens de toutes conditions, de tous âges, de toutes nationalités. Tous en sortant avaient sur les lèvres cette unique exclamation : Oh ! qu'il est bon ! »

La bonté est comme la transpiration de la charité. Elle vient d'un cœur large, compatissant, profondément sympathique et humain.

Ecoutez la définition du supérieur salésien : « Un père plein de bonté », d'une bonté qui doit

s'exprimer en toutes occasions. Au foyer, la bonté est plutôt l'apanage de la maman qui est toute entière sentiments ; à l'éducateur salésien, il appartient de joindre à la paternité la note de bonté.

De Don Bosco, on a dit : il était père, plus que cela il était mère par la délicatesse et la tendresse de ses sentiments. La bonté salésienne prononce d'instinct le « misereor super turbam » de Notre-Seigneur, tellement la faiblesse de ses protégés l'émeut. Ici elle relève, là elle protège, plus loin elle ferme les yeux et pardonne : elle est en service continu et se donne sans compter. Ses manières sont délicates et nuancées, caressantes même. La bonté de Don Bosco empruntait toutes les nuances au point qu'on pouvait dire : « Il est si bon qu'on ne peut pas l'être davantage ! »

Une bonté à l'image de l'enfant : joyeuse, gaie, enjouée, plaisante, toujours de bonne humeur ; une bonté large, accueillante ; une bonté remplie de bonhomie, « bon enfant », dirions-nous, une bonté « à la bonne ».

Une bonté unique, presque inimitable, qui lui faisait un rayonnement tel que, où qu'il se trouvât, tous accouraient comme accourent les abeilles vers le miel.

La dernière note qui forme comme la synthèse de toutes les autres est la Paternité.

« Enlever à l'autorité salésienne cette belle auréole de la paternité, c'est la dénaturer ».

Aux deux notes que nous venons de définir, de la douceur et de la bonté, elle ajoute une exquise délicatesse dans la manière de traiter avec les enfants et une patience inaltérable dans le support de leurs défauts et de leurs incartades.

Cette auréole de la paternité, c'est au supérieur de l'Œuvre Salésienne qu'il appartient de l'incarner dans sa plénitude. Aussi bien doit-il à tout prix se dégager de toute charge susceptible de lui faire endosser un rôle pénible et odieux ; Don Bosco l'exige. Agir autrement, se départir de cette bonté toujours égale, de cette humeur toujours souriante qui composent le charme et le rayonnement de son visage, c'est trahir à la fois sa charge de père et sa mission d'éducateur salésien.

*

**

A la suite des réflexions qui précèdent, il ne sera pas inutile de montrer comment la spiritualité salésienne dérive naturellement du régime de vie des Instituts de Don Bosco.

L'assistance, avons-nous expliqué, se présente comme la loi de l'éducation salésienne, une loi imposée par l'application de la méthode préventive. Assister, qu'est-ce donc ? Sinon s'impo-

ser de son plein gré le martyr d'une présence continuelle, que cela plaise ou déplaise, à quoi vient s'ajouter une mortification passablement crucifiante pour l'amour-propre, l'anonymat de la vie d'éducateur.

C'est précisément en cela que consiste le sacrifice si méritoire des mamans rivées à leur tâche du matin au soir, n'ayant d'autres joies que celles du dévouement et d'autre mode de sainteté que le devoir d'état.

De plus, l'assistance est régie par les lois de la pédagogie dite affective dans laquelle l'enfant est aimé de façon sensible de telle sorte qu'il est porté en retour à donner son affection et sa confiance à son éducateur. Programme admirable mais combien délicat !

Qui ne voit le danger qu'offre ce don du cœur ? à savoir la recherche égoïste de soi dans l'affection de l'enfant.

De toute évidence, le remède à un tel écueil, il faut le trouver dans une discipline assez stricte des mouvements du cœur et dans la fidélité à toutes les exigences qu'impose la chasteté salésienne. Jeu passablement délicat en même temps que dangereux qui requiert avant tout une grande prudence.

Autre remarque : Cette charité de l'assistance doit s'exprimer dans un climat de vie

familiale où les notes dominantes seront la bonté, la douceur et l'amabilité. Jusque dans la correction, ces manières familiales devront jouer : la bonté marchant de pair avec la fermeté !

Qui ne voit à quels sacrifices de la sensibilité entraîne inmanquablement cette égalité d'humeur joyeuse et souriante et parfois à quel héroïsme de patience ?

La voilà sans aucun doute la sainteté du sourire et de l'équilibre !

D'autres sacrifices naissent aussi de la vie en équipe, laquelle oblige, autant qu'il puisse en coûter, à s'aligner sur l'intérêt général. Et ce sera, afin de rester bien unis, bien « encordés », le sacrifice des idées et des conceptions trop personnelles, celui aussi des préférences, car on ne choisit pas ses coéquipiers et il faut arriver à s'entendre avec les compagnons de travail imposés par l'autorité.

Dernière mortification, celle du travail : travail de l'éducation et de l'instruction des enfants. Ce sacrifice d'un travail incessant avec la préoccupation d'un recommencement quotidien n'est pas le moindre ; surtout qu'il s'accompagne du souci, imposé par la conscience, d'un enrichissement et d'une adaptation continuels.

« Souvent, dit Gustave Dröz, un humoriste, on cherche son bonheur comme on cherche ses

lunettes quand on les a sur son nez ! »

C'est bien le cas de l'assistant salésien, il n'a pas à chercher bien loin son mode de sanctification ; sa vie de tous les jours le lui offre.

*
**

Qu'il nous soit permis en terminant de poser la question suivante qui étonnera beaucoup de lecteurs : Don Bosco a-t-il vraiment créé une méthode personnelle en matière d'éducation ? C'est vrai, il a préconisé un régime de protection autour de l'enfant dans le but de pouvoir le former ; il a créé un défenseur, l'assistant, qui est comme le grand frère vivant au milieu de ses frères plus jeunes ; il a ensuite suscité chez ses enfants un grand esprit de collaboration active en vue de leur éducation. Il a voulu que toutes ces phases diverses du travail d'éducateur se déroulent dans un climat familial et chrétien où l'enfant est comme baigné dans une affection vraie et désintéressée et enrobé dans une dévotion des plus tendres à l'Auxiliatrice. Dans toutes ces initiatives, il semble bien qu'on démarque les lignes maîtresses d'une méthode vraiment originale.

Et cependant, malgré les apparences, il est vraisemblable que Don Bosco aura cherché tout simplement à se rapprocher le plus près possible

de la méthode même de Dieu, la méthode naturelle, déposée au cœur de tout homme normal.

S'il fait figure de tenant d'un système, c'est par opposition aux abus qui avaient cours de son temps et dont il a été, lui, une des victimes. Son système à lui, le préventif, est une réaction contre l'autre, le répressif comme il l'appellera.

A dire vrai, tout le mérite de Don Bosco aura consisté à retrouver la vérité de Dieu en éducation, la famille. Il a eu en vue la vraie famille idéale, la famille chrétienne, pour qui l'enfant est un élu de Dieu à éduquer, dont toute l'activité est conçue et organisée en vue d'assurer cette magnifique responsabilité d'éducateurs des élus de Dieu.

En béatifiant un élève de Don Bosco âgé de moins de 15 ans, l'Eglise a pour ainsi dire authentifié cette forme d'éducation.

A la vérité, en ce jeune homme, il y a un saint formé par un autre saint ; il y a un étudiant en pleine fleur, élève de Don Bosco, dirigé par Don Bosco, qui a été conduit à la sainteté selon une méthode d'éducation déterminée, préconisée par un éducateur prestigieux, et qui plus est, un saint, Don Bosco.

C'est cela, l'événement unique qui mérite de retenir l'attention du monde chrétien et d'une façon toute spéciale, celle du monde des éducateurs.

LE SECRET
DE LA REUSSITE SALESIENNE
l'Auxiliairie

UNE vérité capitale à ne jamais perdre de vue, c'est qu'en chaque homme se renouvelle, se rejoue le drame de la Rédemption, se continue la lutte implacable de Satan contre Dieu qu'il cherche à atteindre dans ses élus. Cette aventure vraiment tragique se termine ou par une victoire ou par une défaite, une éternité de bonheur ou de malheur.

Entrent en jeu d'une part l'action divine à travers la médiation de la Très Sainte Vierge,

d'autre part l'action du démon sous toutes les formes de tentation.

Tout le problème se réduit à faire pencher la balance dans l'âme qui est l'enjeu de la lutte en faveur de Dieu.

Comme l'âme est libre, c'est à elle de faire son choix.

Choisit-elle le parti de Dieu qui est en même temps le parti de Marie ? Au même instant, il s'opère en elle comme une prise de possession de la part de la Reine du Ciel dont la protection et l'intervention mystérieuse commenceront à s'exercer.

La preuve entre mille la plus étonnante, nous l'admirons dans la vie de saint Jean Bosco, dans celle de ses fils et dans l'expansion surprenante de son Œuvre. On sent Marie reine et maîtresse en tout.

Dans la création salésienne qu'Elle a suscitée Elle-même, son soutien miraculeux cesserait le jour où, de propos délibéré ou par négligence, on la découronnerait.

Avons-nous suffisamment observé que semblable drame se joue dans la vie du monde comme l'a certifié la Vierge de Fatima ? C'est à redécouvrir le secret merveilleux de changer le cours des événements afin d'en détourner les

catastrophes, que se sont employés de toute leur ardeur plusieurs apôtres modernes. Ce secret le plus célèbre d'entre eux, le Père Peyton l'a découvert dans la récitation quotidienne du chapelet en commun et dans la consécration des familles à la Sainte Vierge.

Petit moyen, diront les incrédules, pour d'aussi puissants effets ! Ce n'est pas du tout l'avis de Don Bosco qui, avant l'apôtre des Canadiens, avait découvert le même secret merveilleux de la toute puissance mariale ; il en avait bénéficié lui-même et en avait fait bénéficier ses religieux.



Pour qui a lu attentivement la vie de Don Bosco, il est évident que tout s'y trouve marqué du signe de Marie.

Sa sainte mère, maman Marguerite, comme ses enfants l'appelleront, lui avait inculqué dès sa tendre jeunesse une dévotion profonde à la Reine du Ciel ; à ce point qu'au jour de son sacerdoce, elle, la femme du peuple ignorante et sans lettres, n'aura pas d'autre consigne à lui passer que celle d'employer toute sa vie à faire aimer Marie.

Et Don Bosco fidèlement gardera la consigne maternelle. A ses jeunes compagnons de jeu des

Becchi qu'il rassemblera autour d'un oratoire dédié à la Sainte Vierge, il fera dévotement réciter le chapelet. Aux spectateurs de ses séances improvisées de prestidigitation, il imposera cette même récitation comme une condition absolue. Sans chapelet, pas de séance.

Comme nous l'avons remarqué plus haut, dans le songe qui commande l'orientation de toute sa vie, la Sainte Vierge sera appelée sa maîtresse de science, c'est-à-dire son guide céleste.

Et effectivement, par la suite, elle prendra le petit Jean sous sa protection.

Elle lui confiera un troupeau :

« Regarde ! C'est mon troupeau ! Ils sont miens, je te les confie ! »

D'autres fois, elle-même se mettra à la tête du troupeau, ou bien elle interviendra au moment d'un danger pressant et donnera sur la façon de conduire le troupeau qui est sien, les indications les plus précieuses. Qui n'a pas présents dans sa mémoire les songes si curieux de l'éléphant, du serpent et de la corde, de la pergola aux roses, etc... ? Ce sont comme autant d'illuminations providentielles.

L'Œuvre fondée, les interventions de la Sainte Vierge dans la vie personnelle de Don Bosco et dans la conduite de son Oratoire feront

corps. Ce sera alors comme un tissu merveilleux de miracles plus étonnants les uns que les autres.

Aussi, ne serons-nous pas surpris d'entendre Don Bosco faire les déclarations qui suivent :

« L'Ave Maria, c'est la prière particulière des salésiens, car l'Œuvre a commencé par un Ave Maria ».

Ou encore :

« L'Œuvre Salésienne repose sur la récitation quotidienne du chapelet ; de cette pratique, rien ne peut dispenser. Sur cette récitation quotidienne, l'Œuvre est fondée.

« C'est pourquoi je suis décidé à abandonner beaucoup d'autres pratiques, mais pas celle-là « ma non questa ! »

Il y a mieux : Don Bosco verra dans cette pratique « la banqueroute du diable », c'est le terme qu'il emploiera. De là dans les maisons salésiennes la pratique des trois Ave Maria à la prière du soir ; de là également l'habitude de l'invocation ou de l'appel à l'Auxiliatrice dans les dangers, dans les tentations, dans les différentes difficultés qui surgissent.

« Mettez l'Auxiliatrice avec vous, ne cessait de répéter Don Bosco, je vous promets que le diable fera banqueroute, car l'intervention de Marie (Elle qui lui a écrasé la tête) lui fera perdre sa puissance ! »

*
**

Recueillons ici les précieuses confidences qu'il fera à Don Franscesia sur les Salésiens et sur l'Œuvre salésienne :

« 1° Ayez une confiance absolue en Marie. « Rien ne doit se faire à l'Oratoire sans avoir invoqué le nom de Marie ! »

« 2° Ayez en Elle une confiance filiale. Comme toutes les mamans, mieux qu'elles, Marie réserve à chacun de nous toutes les grâces nécessaires pour son âme, son corps, ses parents, ses amis.

« Car, ajoutait-il, nous sommes ses fils très chers « in modo particulari ».

Effectivement, à l'Oratoire de Turin, la confiance en Marie sera sans limites.

Si l'épreuve s'abat et si les menaces grondent « l'Oratoire n'a rien à craindre ! Pauvres gens, ils croient avoir affaire au seul Don Bosco. Ne craignez rien ».

Dans les besoins matériels, c'est à Elle qu'on recourt.

« Mon économe, c'est Notre-Dame Auxiliatrice ! Elle sait mes besoins et ceux de mes enfants... Je la prie. Alors c'est Elle qui va alerter mes bienfaiteurs, ici un affligé, ailleurs un malade, etc... »

A nous de rester dignes de sa protection !

*
**

Il semble même que c'est Marie seule, la plus parfaite des mères, qui a pu inspirer à Don Bosco sa manière éducative faite de douceur, de tendresse et de familiarité.

Un homme n'était pas capable de faire une telle découverte. Le visage de tout homme en marche vers le Ciel trahit l'effort ; ses traits sont tirés comme ceux du voyageur que la fatigue accable.

Les traits du visage chez l'éducateur salésien n'ont rien de cette sévérité de l'effort ; la croix — car elle existe en éducation comme ailleurs — reste au dedans, extérieurement le sourire la cache.

Ces salésiens, disent les gens de l'extérieur que ces apparences trompent, ce n'est pas un Ordre sérieux, ils sont toujours en joie, toujours en fête !

Les déshérités de Don Bosco, ces blessés de la vie, ont besoin d'une température de bonté pour croire à l'existence du Bon Dieu et prendre goût à la vie. La Vierge, si maternelle, le sait, elle, et c'est la douceur qu'elle donne comme consigne à son fidèle servant.

— Pas de coups ! Pas de violence ! De la douceur !

**

Aussi, ne faut-il pas s'étonner de la place occupée par Marie dans l'éducation salésienne. Plus qu'ailleurs, elle est reine des cœurs. On l'aime comme une maman très tendre, et chaque matin, religieux et religieuses de Don Bosco renouvellent leur consécration à cette bonne mère.

Elle continue d'inspirer et de guider. Sa méthode maternelle ou méthode de la douceur est la seule admise ; c'est à prendre ou à laisser. S'il y a de la part de ses fils et de ses filles des maladresses dans le maniement d'un instrument aussi délicat, il est reconnu que c'est Elle qui répare pendant la nuit !

Ainsi, les enfants de Don Bosco grandiront sous l'influence mariale ; ses fêtes seront les plus solennelles. Tous les mois, le 24, son souvenir

sera particulièrement souligné. Tous les jours, assistants et enfants lui réciteront ensemble le chapelet.

Aussi bien, les fils de Don Bosco peuvent être fiers de leurs privilèges de fils de l'Auxiliatrice. Tous en effet lui sont consacrés et portent son signe.

Tous s'inspirent de sa méthode maternelle.

Tous vivent sous son regard de Vierge Immaculée et pratiquent avec un zèle exceptionnel la vertu par quoi Elle excelle, la pureté.

Oui, privilèges exceptionnels que trois mots résumant : un signe : la consécration ; une méthode : le sourire ; une vertu : la pureté.

**

Dans cette confiance en Marie, Don Bosco se fait tellement pressant à partir de 1863 qu'on peut bien dire qu'il se crée en lui comme une conviction nouvelle que viendra consacrer la dévotion à l'Auxiliatrice.

Avait-il été mystérieusement averti en songe des dangers très graves qui le menaçaient, lui et son Œuvre, il est permis de le supposer, car il s'agit d'une orientation nouvelle prise comme subitement.

« La Sainte Vierge veut, dira-t-il, que nous l'invoquions sous le vocable de l'Auxiliatrice ! »

Quelques réflexions vont peut-être nous permettre de comprendre. A-t-on remarqué qu'autre est l'attitude de l'enfant quand tout repose en paix autour de lui, autre son comportement quand surgit un danger pressant. Dans le premier cas, l'enfant se repose, heureux, sous le regard de sa maman. Il l'aime, il la contemple ; cela lui suffit.

En cas de menace, de danger immédiat, tout le décor change et l'enfant se s'agit et de crier au secours ! maman, maman !

S'il s'agit d'un ennemi qui a surgi à l'improviste et dont la force ou la puissance mauvaise inspire la frayeur, mêmes cris, mêmes appels au secours : à moi, à moi, secourez-moi !

Il semble bien qu'à partir de 1863, ce soit le complexe d'âme de Don Bosco que cette impression de dangers d'une gravité redoutable qui sont sur le point de fondre sur lui-même, sur ses enfants et sur son œuvre.

D'instinct, comme l'Eglise aux jours des grandes épreuves, il mettra en avant l'invocation et la dévotion à l'Auxiliatrice estimant que c'est en Elle, la toute puissante, qu'il trouvera protection contre la malice de ses ennemis.

Rien n'a changé depuis lors ; qu'il s'agisse de nos enfants, qu'il s'agisse de nos Instituts, le démon rôde « circuit quaerens quem devoret... ». Nous le disons plus haut, c'est la loi de la Rédemption, une loi générale, une loi qui touche chaque homme, chaque élu de Dieu en particulier.

Changerons-nous l'ordre des choses et nous estimerons-nous plus sages que Don Bosco ? Quelle folie !

Tout l'avenir se joue autour des jeunes que nous éduquons ; les dangers pressants du dehors peuvent à tout moment compromettre leur vie, comme ils peuvent compromettre nos œuvres dont la destination providentielle est de façonner des hommes à l'image de Dieu.

Nous avons comme notre Père l'obligation de mettre chez nous certains accents, notamment en ce qui concerne le chapelet et la dévotion à l'Auxiliatrice.

Soyons bien persuadés que toute activité, aussi habile, aussi charitable soit-elle qui s'exercera en dehors de cette ligne traditionnelle sera rapidement frappée de stérilité.

Obéissons en tout aux impulsions providentielles données par le chef prestigieux qu'a été le saint éducateur de Turin. Marie est l'intermédiaire nécessaire et providentiel dans le travail

unique par son importance de l'éducation des fils de Dieu, des futurs élus du Ciel. Don Bosco y a cru de toute son âme ; croyons-y comme lui et ne nous estimons pas plus sages.

Les conditions extérieures secondaires peuvent se modifier, l'ordre de Dieu, fondement de tout, reste.

La grâce de Dieu seule nous sauve, mais Dieu nous la communique par des intermédiaires ; un de ces intermédiaires, c'est l'Auxiliaatrice.

En guise de Conclusion

Si nous l'avons bien compris, le point de vue de Don Bosco en éducation est avant tout le point de vue d'un prêtre. Pour lui, il y a en premier lieu des âmes à sauver. Les enfants, déclare-t-il, nous sont envoyés par le Seigneur, à travers leurs parents, afin que nous les rendions bons « farli buoni » et que nous sauvions leurs âmes « sarvarli eternamente ».

C'est pourquoi dans les maisons qu'il fondera et dans celles qu'animerà son esprit, tout sera ordonné à cet unique nécessaire, autant les études que le métier qu'il intégrera dans son plan comme des moyens plus ou moins efficaces selon les cas ; « come mezzò », ce sera son mot.

C'est, ainsi qu'on le trouvera intransigeant sur l'emploi dans ses écoles des auteurs païens non expurgés, et il entreprendra lui-même à cet effet une double publication, celle des classiques païens revus et corrigés, celle des classiques chrétiens.

Interrogé sur les motifs d'une telle sévérité, il répondra comme suit à un de ses bienfaiteurs de la première heure à Nice, M. Michel, qui l'avait entretenu de l'indifférence religieuse qui sévissait dans les milieux cultivés :

« La cause n'est pas à chercher ailleurs que dans l'éducation. Inspirée par les classiques païens, imbue de maximes et de sentences exclusivement païennes, donnée d'après une méthode païenne, l'éducation ne pourra jamais former de vrais chrétiens, surtout à notre époque où l'influence de l'école est prépondérante.

« C'est pourquoi j'ai voulu donner aux auteurs chrétiens la place qui leur convient et rendre ceux de l'antiquité païenne aussi inoffensifs que possible.

« A cela ont tendu tous mes travaux ainsi que les avis et les conseils que j'ai donnés de vive voix et par écrit aux directeurs, professeurs et surveillants de la pieuse Société Salésienne ».

Et il ajoutait avec une pointe de tristesse :

« Et maintenant épuisé de fatigues et de faiblesse, je m'en irai de ce monde, résigné, mais avec la douleur de n'avoir point vu, parfaitement comprise et parfaitement réalisée, une réforme à laquelle j'ai consacré la partie vive de mes forces ».

Cette primauté accordée à la formation spirituelle explique sans aucun doute le courant intense de piété et de vie surnaturelle qui caractérise les maisons salésiennes, courant tellement visible parfois qu'il provoque des réflexions comme celle-ci rapportée par Don Bellamy : « Chez vous, il semble qu'on respire la grâce de Dieu ! »

Ce point de vue, si peu nouveau à la vérité, remonte à la fondation même de l'Eglise et découle en ligne directe de l'Évangile.

« Enseignez, baptisez ! » telles avaient été les consignes du Maître.

L'enseignement, les sacrements, voilà à quoi se réduira le plan des douze apôtres et celui de tous les apôtres à venir.

Ils enseigneront pour faire la conquête des esprits et créer des convictions dans les consciences.

Ils administreront les sacrements en vue d'obtenir la grâce de Dieu qui ouvre la porte des âmes et des volontés.

A la réflexion, n'est-ce pas cette double orientation issue de l'Évangile qui définit la manière éducative employée par Don Bosco ?

S'agit-il en effet d'éclairer l'âme de l'enfant et de former sa conscience, on recourt à l'étude approfondie de la religion en toutes circonstances et sous toutes les formes.

Entreprend-on la formation de son caractère et de sa personnalité surnaturelle, on fait appel à la prière et à l'usage fréquent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Tout ce beau travail, on l'accomplit dans un cadre éducatif aussi rapproché que possible du cadre providentiel voulu par Dieu, à savoir une famille pleinement chrétienne.

A la réflexion, un éducateur chrétien digne de ce nom n'a pas le droit, à moins d'être déformé ou dévoyé, de concevoir et de vouloir l'application d'une autre méthode de formation pour de jeunes baptisés !

Il n'est pas douteux qu'une Institution chrétienne qui agirait différemment trahirait sa mission et déshonorerait son titre de maison chrétienne. Il y aurait alors comme un mensonge et une hypocrisie officiels, et ce serait grave.

Eh ! quoi ! des parents vraiment soucieux de l'âme de leurs enfants les confient à des éducateurs chrétiens parce que tels et ceux-ci ne donneraient en retour de cette confiance qu'une science toute froide et de la soupe ! qui ne voit la trahison ?

Une éducation digne d'un chrétien — et ce sont les papes, et c'est saint Jean Bosco, un saint éducateur, qui parlent — ne peut se concevoir autrement.

Car, il faut choisir : ou bien l'éducateur se cantonnera dans son métier de technicien et Dieu sera absent ou presque totalement oublié dans une Institution dont la façade s'enorgueillit de son signe, ou bien il aura à cœur d'assumer sa mission de chrétien et ce sera la primauté donnée à la formation chrétienne, la science faisant figure d'auxiliaire et de précieuse servante.

Formules vieilles et démodées que tout cela ! Depuis, une évolution s'est opérée, le siècle a marché...

— Sincèrement, avons-nous à nous louer de cette évolution ? Que valent les mœurs en particulier ? S'il s'agit d'élèves sortis des écoles chrétiennes, quel est leur comportement social ? Sont-ils des chefs ou de simples et lamentables suiveurs ?

Souvent, hélas ! les faits répondent avec une éloquence qui nous oblige à rougir.

Il est temps de faire courageusement une révision des valeurs humaines et de redonner à certaines la place qu'elles méritent et n'auraient jamais dû perdre même avec l'évolution des techniques et l'adaptation qu'imposent les faits.

Au fond, le laïcisme contre lequel on a tant tonné a passé, sans même qu'ils s'en doutent, dans les veines de beaucoup de nos éducateurs chrétiens produisant l'effet du chloroforme. Eux aussi sont devenus des laïques au sens péjoratif, des neutres qui ont ignoré Dieu, et l'ont pratiquement renié.

Voilà sans doute un des plus grands scandales de nos temps.

Remercions Don Bosco ; par « sa marche à contre courant » comme il dit, il nous montre la voie du retour en chrétienté sur le plan éducatif.

Les lois de Dieu ne changent pas ; l'homme ne change pas non plus. Seules, changent les conditions extérieures.

Tout le problème consiste en ceci : ne pas sacrifier l'essentiel pour vouloir se conformer aux exigences de l'accessoire. L'essentiel, c'est Dieu servi et aimé ; l'essentiel c'est l'âme ordonnée à Dieu en vue de son salut éternel, c'est la prépa-

ration de l'enfant et du jeune homme à cette prise de position qui est la seule raisonnable puisque elle est la seule qui soit conforme à la réalité.

On pourra faire face aux adaptations nécessaires, on pourra même se poser en hardi novateur, « à l'avant-garde du progrès » — le mot est de Don Bosco — avec d'autant plus d'opportunité et de profit que l'on aura sauvegardé l'essentiel.

OUVRAGE EXÉCUTÉ PAR LES
COMPOSITEURS ET IMPRIMEURS
DE L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE
DON-BOSCO, NICE (A. M.)
